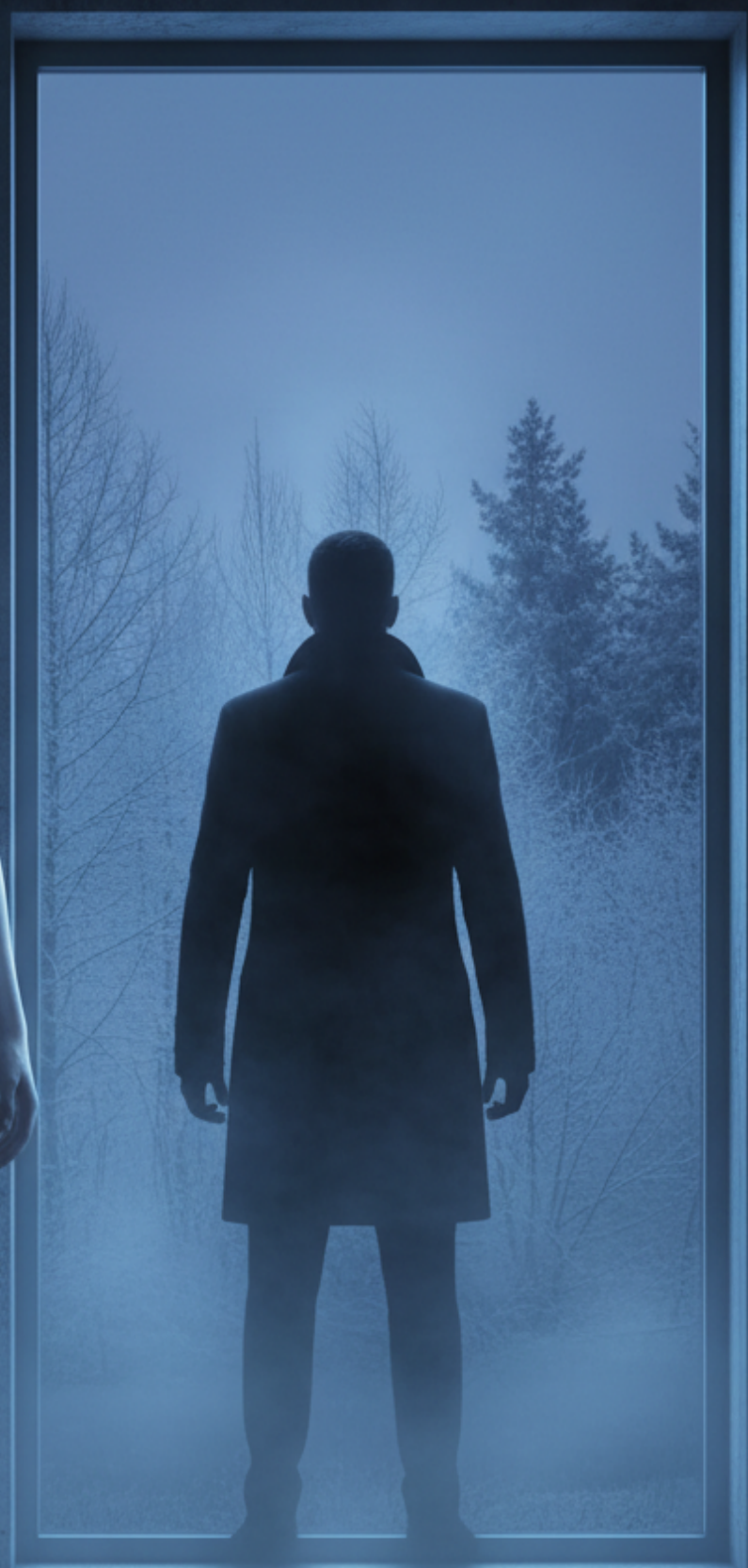


# L'Incurable Possession



DARK MAELIA

# **L'Incurable Possession**

*Par Dark Mafia*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : La Transaction	4
Chapitre 2 : L'Ozone et le Cuir	11
Chapitre 3 : Correction Froide	16
Chapitre 4 : L'Écho du Béton	24
Chapitre 5 : La Morsure de l'Hiver	33
Chapitre 6 : Dette de Sang	42
Chapitre 7 : Le Point de Rupture	53
Chapitre 8 : Contrat de Chair	61
Chapitre 9 : L'Infiltré	68
Chapitre 10 : L'Analytique du Désir	76
Chapitre 11 : Assaut Thermique	85
Chapitre 12 : L'Extraction	93
Chapitre 13 : Le Verdict du Traître	100
Chapitre 14 : Dernier Rempart	107

# Chapitre 1

## La Transaction

Le givre ne se contentait plus de recouvrir le paysage ; il l'avait pétrifié, transformant les forêts de l'Oblast de Léningrad en une légion de lances d'argent dressées contre un ciel de plomb. À travers la vitre blindée, Elena regardait les troncs défilier, colonnes de glace monotones d'un temple sans dieu. Ses phalanges, serrées contre ses genoux, étaient aussi exsangues que la neige qui s'accumulait sur le bas-côté. Elle refusait de trembler. Le frisson était une dépense d'énergie, un luxe qu'elle n'avait plus les moyens de s'offrir. Elle n'était plus qu'une marchandise en transit, un objet déplacé d'un inventaire à un autre.

Le domaine surgit derrière un rideau de sapins noirs : une masse de béton brut, défiant la nature par des angles droits et des surplombs vertigineux. C'était une architecture de forteresse, un monument élevé au triomphe de la volonté sur la faiblesse organique. Pas d'ornement. Pas de concession. Juste du gris, du verre et du fer. Le véhicule ralentit, les pneus broyant le gravier gelé avec un bruit de craquement d'os. Lorsque le moteur s'éteignit, le silence qui s'abattit fut plus violent qu'un cri.

— Sortez.

La voix du chauffeur était une simple extension de la machine. Elena obéit. L'air extérieur la frappa, une lame thermique qui s'engouffra dans ses poumons. Elle gravit les marches, ses talons résonnant sur le béton poli avec une régularité de métronome. Chaque pas était une transaction. Chaque souffle, une dette contractée par sa lignée et payée par sa chair.

Les portes monumentales pivotèrent sans un bruit. À l'intérieur, l'atmosphère changea

radicalement. L'air était saturé d'ozone, comme si un orage venait d'éclater entre ces murs, mêlé à l'odeur animale du cuir et à une note métallique de produits industriels. C'était un sanctuaire clinique.

Il était là.

Viktor Sokolov ne l'attendait pas derrière un bureau. Il se tenait au centre du vaste hall, les bras croisés dans le dos, silhouette sombre découpée contre la lumière crue tombant du plafond cathédrale. Il ne fit pas un geste. Il se contenta d'observer.

Elena s'arrêta à trois mètres de lui. Ses mains se fermèrent en poings, ses ongles s'enfonçant si fort dans ses paumes qu'elle sentit la peau céder. Elle lutta pour maintenir son regard droit devant elle, refusant de baisser les yeux, même si le poids de l'inspection semblait augmenter la gravité terrestre autour d'elle.

Il commença à circuler autour d'elle. Le bruit de ses bottes était lent, calculé. Un prédateur évaluant la viabilité d'une proie dont il inspectait chaque muscle pour s'assurer de sa valeur marchande. Elle sentit son souffle dans son cou avant de le voir. Une chaleur sèche, contrastant avec la froideur de la pièce.

Soudain, une main gantée de cuir noir saisit son menton. Le mouvement fut d'une précision chirurgicale. Une prise de possession technique. Il força son visage à pivoter, l'exposant aux néons. Le cœur d'Elena cogna contre ses côtes, oiseau affolé dans une cage de métal, mais son visage resta de marbre. Elle avait été dressée pour cela : être une surface lisse sur laquelle l'effroi glisse sans laisser de trace.

— Tu as les yeux de ton père, murmura-t-il enfin.

Sa voix était une basse profonde, un grondement souterrain qui semblait vibrer jusque dans le sol.

— Mais tu as la mâchoire de ta mère. Celle qui a appris à se taire pour survivre.

Il lâcha prise. Le contact du cuir laissa une sensation de brûlure glacée. Viktor acheva son tour, s'arrêtant dans son dos.

— Enlève ton manteau.

C'était un ordre, dépouillé de toute nuance. Elena défit les boutons avec des doigts qui commençaient enfin à trahir la décharge d'adrénaline. La laine glissa de ses épaules et s'affaissa sur le sol comme une dépouille. Elle resta là, vêtue d'une robe de soie fine qui ne protégeait rien de l'examen clinique de l'homme derrière elle.

Elle l'entendit s'approcher. Elle sentit la pression de deux doigts, l'index et le majeur, se poser sur sa carotide. Il ne cherchait pas une caresse. Il comptait les pulsations.

— Cent dix, nota-t-il avec une froideur analytique. Trop rapide pour de la soumission. Trop lent pour de la terreur pure. Tu calcules, Elena.

— Je n'ai plus rien à calculer, répondit-elle, la voix plus rauque qu'elle ne l'aurait voulu. Tout a été réglé avant mon arrivée.

— Les chiffres sur le papier sont une chose. La réalité physique du collatéral en est une autre. Un actif déprécié ne m'est d'aucune utilité.

Sa main descendit le long de son épaule, une ligne de feu tracée sur sa peau nue. Elle frissonna malgré elle, une trahison physiologique qu'elle détesta instantanément. Viktor s'arrêta. Ses yeux, d'un gris d'acier qui semblait absorber la lumière, s'ancrèrent dans les siens. Pour la première fois, Elena vit une fissure dans ce regard. Un millième de seconde où l'obsession déforma la froideur de l'homme d'affaires. Ce n'était pas de l'intérêt, c'était une faim de structure, un besoin viscéral de briser la moindre velléité d'autonomie.

— Tu penses que ton esprit t'appartient encore parce que je ne t'ai pas encore touchée comme un homme touche une femme, dit-il, sa voix descendant d'une octave. Mais ici, tes pensées sont mes dettes. Ton sommeil est mon investissement. Chaque fois que tu fermeras les yeux, c'est mon visage que tu verras.

Il envahit son espace vital jusqu'à ce qu'elle doive renverser la tête pour maintenir le contact. L'odeur du cuir et de la forêt pétrifiée l'enveloppa comme un linceul.

— Marche.

Ils s'engagèrent dans un couloir de béton banché, où les marques des coffrages étaient encore visibles, cicatrices d'une construction brutale. La maison Sokolov était une machine à habiter, où chaque angle mort était surveillé par des lentilles de verre noir incrustées dans le plafond.

Ils arrivèrent dans une pièce qui ressemblait davantage à une salle de contrôle qu'à un bureau. Sur une table massive en ardoise, un contrat était posé. À côté, un scalpel stérile.

Viktor s'arrêta devant la table.

— Ton père a signé avec de l'encre. La tradition veut que la garantie physique, elle, signe avec ce qui lui donne de la valeur.

Elena comprit instantanément. Elle s'approcha, ses mouvements portés par une résignation qui ressemblait à de la grâce. Elle déchira l'emballage. Le métal brilla sous les néons, promesse de douleur nette.

Elle posa le tranchant contre la pulpe de son pouce. Elle ne regarda pas la lame, elle fixa Viktor. Elle voulait qu'il voie qu'elle ne cillerait pas. Elle voulait qu'il comprenne

que si elle ne possédait plus son corps, elle restait la maîtresse de sa propre souffrance.

Elle appuya. Une ligne rouge vif apparut, perlant avant de couler en une goutte épaisse. Elle pressa son pouce sur le bas de la page, là où Viktor indiquait du doigt. Le sang tacha le papier, une empreinte digitale écarlate sur la blancheur stérile.

Viktor ne détourna pas les yeux. Il observa la goutte résiduelle sur le pouce d'Elena. Sans un mot, il saisit son poignet. Sa prise était ferme, interdisant tout recul. Il ne prit pas de mouchoir. Il se contenta de fixer la blessure, son propre pouce frottant doucement la coupure, écrasant la blessure contre sa propre peau, mélangeant leurs fluides dans un pacte silencieux.

À cet instant, la fissure s'élargit. Un tressaillement imperceptible de sa mâchoire trahit une tension insoutenable : le conflit entre l'homme qui voulait tout contrôler et celui qui était fasciné par ce qu'il ne pourrait jamais totalement soumettre.

— Bien, dit-il, la voix légèrement instable. La transaction est validée. Tu es ici pour garantir une dette, Elena. Mais ne fais pas l'erreur de croire que tu n'es qu'une somme de chiffres. Les chiffres sont prévisibles. Tu es... une variable.

Il la lâcha brusquement, comme s'il s'était brûlé. Il se détourna vers la grande baie vitrée ouvrant sur la forêt obscure.

— Maîtresse des lieux, servante de mes besoins, garantie de ma survie. Tu seras tout cela. Mais pour l'instant, tu n'es qu'une ombre. Va. On te montrera tes quartiers. Ne cherche pas les serrures, il n'y en a pas. La seule serrure de ce domaine est ma volonté.

Elena resta immobile, son pouce battant au rythme de son cœur. Elle se baissa, ramassa son manteau et recula.

Lorsqu'elle quitta la pièce, elle jeta un dernier regard vers lui. Il n'avait pas bougé. Mais ses mains, jointes derrière son dos, étaient si serrées que les articulations en étaient douloureusement saillantes.

Elle comprit alors que dans ce contrat, elle n'était pas la seule à avoir été vendue. Viktor Sokolov, le maître du béton, était tout aussi prisonnier de l'obsession qu'il venait de sceller. La transaction ne faisait que commencer, et le prix à payer ne se compterait pas seulement en sang, mais en l'annihilation totale de ce qu'ils croyaient être leur liberté.

Elle s'enfonça dans les couloirs froids, chaque pas l'ancrant davantage dans ce mausolée brutaliste où les émotions étaient des erreurs de calcul. Derrière elle, l'odeur de son sang flottait encore dans l'air saturé d'ozone, une note discordante dans la symphonie d'ordre absolu de Viktor. Il regardait la marque rouge sur le papier. Ce n'était pas une signature. C'était une blessure.

La neige fine commença à déverser une poussière de diamant sur le monde, effaçant les traces, les souvenirs et les identités. Ici, le temps n'existait plus. Il n'y avait que la pression et l'attente insoutenable de la prochaine rupture.

Elena entra dans sa chambre. Des murs nus, des draps gris de cendres. Pas de miroir. Elle s'assit sur le bord du lit, la coupure brûlant comme un stigmate. Elle ne pleura pas. Elle ferma les yeux et écouta le silence de la maison. C'était le bruit d'une machine de guerre au repos, attendant que le premier rouage se grippe. Elle serait ce rouage.

Dans le hall, Viktor entendit le clic de la serrure magnétique résonner comme un coup de feu. Il ferma les yeux, son souffle devenant, pour la première fois en dix ans, irrégulier. Il avait acheté une vie, mais il craignait d'avoir vendu son âme pour une simple goutte de rouge sur un contrat.

La transaction était close. La guerre pouvait commencer.

# Chapitre 2

## L'Ozone et le Cuir

Le silence n'était pas une absence de bruit, mais une substance lourde, presque solide, qui pesait sur les tympans d'Elena. Dans cette cellule de verre et de béton brossé, l'air gardait le goût stérile de l'ozone, cette odeur électrique qui précède l'orage ou s'échappe des circuits surchauffés. C'était une pièce conçue pour l'oblitération de l'intime. Les murs gris, d'une froideur minérale, semblaient pomper la chaleur de son propre corps à travers la semelle de ses bas.

Elle fit un pas. Le frottement du tissu contre le sol lissé claqua comme une détonation dans l'acoustique parfaite de la pièce. Tout ici était dépouillement : un lit bas recouvert d'un lin anthracite au grain abrasif, une table de chevet intégrée à la structure comme une protubérance osseuse de l'architecture. Et le verre. Immense, impitoyable, ouvert sur la forêt de Leningrad où les arbres pétrifiés ressemblaient à des lances plantées dans un sol de fer. Mais le danger ne venait pas de l'extérieur.

Elena sentit une démangeaison entre ses omoplates. Ce n'était pas un réflexe nerveux, c'était une certitude biologique. Elle pivota lentement, les doigts crispés sur l'ourlet de son pull en cachemire jusqu'à en blanchir ses jointures. Elle chercha les lentilles. Viktor Sokolov ne s'abaissait pas à la ruse des voyeurs ordinaires ; il imposait sa présence comme un dogme. Dans chaque angle supérieur, enchâssés dans des dômes de polymère sombre, les objectifs fixes la scrutaient. Ils n'avaient pas besoin de pivoter pour capturer chaque pore de sa peau, chaque tressaillement de ses muscles, chaque dilatation de ses pupilles sous la lumière crue des néons.

À trois cents mètres de là, dans l'aile ouest du domaine, elle savait qu'il l'attendait.

Viktor était assis dans la pénombre, seul le rayonnement bleuté de son mur de moniteurs sculptant les reliefs tranchants de son visage. Il ne buvait pas. Il ne fumait pas. Ses mains étaient posées à plat sur le bureau en cuir, les doigts écartés dans la posture d'un pianiste avant une attaque brutale. Sur l'écran central, Elena apparaissait en haute définition, spectre de chair égaré dans un écrin brutaliste. Il analysait la manière dont elle déplaçait son poids d'une jambe à l'autre, évaluant le centre de gravité de sa peur.

— Respire, Elena, murmura-t-il, sa voix n'étant qu'un souffle rauque perdu dans le vrombissement des serveurs.

Il observait le soulèvement irrégulier de sa poitrine et la petite veine battre à la base de son cou, une pulsation désordonnée qui insultait la géométrie parfaite de sa demeure. Elle était la "variable". Il avait passé sa vie à réduire le monde en équations, en dettes et en leviers de pouvoir, mais cette femme, livrée pour éponger les péchés d'un père indigne, agissait comme un bruit blanc dans son système. Une interférence qu'il ne pouvait s'empêcher de passer au peigne fin.

Dans la chambre, Elena s'approcha de la paroi vitrée. Son reflet lui revint, pâle, presque transparent. Elle avait été élevée pour être regardée, parure que l'on polit avant de la céder au plus offrant. Mais le regard de Viktor différait du désir gras des hommes des galas moscovites. C'était le regard d'un légiste sur une pièce à conviction. Une dissection à distance.

Elle effleura la vitre. Le contact fut un choc thermique. Elle imaginait les capteurs biométriques enregistrant la chute de température de sa peau. Viktor voyait-il la trace de buée qu'elle laissait ? Analysait-il la composition chimique de son souffle ?

Elle se détourna brusquement et commença à défaire les boutons de son manteau. Ses mains tremblaient, mais elle les contraignit à la discipline. Chaque mouvement était une concession. Enlever sa veste, c'était lui offrir une couche de protection

supplémentaire. Elle la posa sur le lit, le froissement du cuir résonnant comme un gémissement. Elle sentit alors la pression de son attention se densifier, une électricité statique qui fit se dresser les fins duvets de ses bras.

Dans son sanctuaire technique, Viktor ne cilla pas. Ses yeux brûlaient. Il remarqua une cicatrice minuscule sur le poignet gauche de la jeune femme, un vestige d'enfance oublié par les rapports. Il zooma. L'image devint si précise qu'il crut sentir la texture de cette peau, la chaleur qui devait en émaner malgré le climat polaire de la cellule. Une fissure s'ouvrit dans sa cuirasse. Un sentiment sans nom griffa sa poitrine. Il aurait dû couper le flux ou déléguer la surveillance, mais l'idée qu'un autre homme puisse voir cette vulnérabilité brute lui provoqua une nausée de possession.

Il serra les poings, faisant craquer ses articulations dans le silence de la cathédrale de silicium.

— Tu m'appartiens, Elena. Chaque atome de ton oxygène est ma propriété.

Elena s'arrêta au milieu de la pièce, fixant l'objectif principal. Elle cherchait l'homme derrière la machine. Elle ne voyait que son propre reflet déformé dans le dôme noir, mais elle s'imaginait plonger ses yeux dans les pupilles d'acier de Viktor. Elle voulait qu'il comprenne que s'il possédait son corps, s'il transformait son sommeil en spectacle, il ne maîtriserait jamais ce qui se passait sous son crâne.

Elle retira son pull d'un geste lent, délibéré. Une provocation. Le tissu remonta le long de ses flancs, révélant la pâleur de son ventre et la cambrure de ses côtes. L'air froid mordit sa peau nue. Elle frissonna, et ce frisson fut numérisé, transmis par des kilomètres de fibre optique pour frapper Viktor en plein visage.

Il se leva brusquement, sa chaise roulant lourdement sur le sol. Il était le prédateur, le maître du panoptique, celui qui ne devait jamais être affecté par l'objet. Pourtant, la sueur perlait à la racine de ses cheveux. Il détestait cette trahison physiologique, la

manière dont son cœur s'emballait contre ses côtes. Elena n'était qu'un chiffre dans son grand livre de comptes, une monnaie d'échange. Mais là, en simple sous-vêtements de soie, elle devenait un incendie dans son monde de glace.

Elle monta sur le matelas, s'approchant si près de la caméra que Viktor ne voyait plus que son visage, envahissant tout son champ de vision. Ses yeux étaient d'une clarté dévastatrice. Elle ne pleurait pas. La tristesse était un luxe. Il n'y avait que cette résolution froide derrière ses iris. Elle leva la main, effleurant presque le dôme de polymère.

— Est-ce que tu vois tout, Viktor ? murmura-t-elle.

Le système audio était coupé, mais il lut sur ses lèvres. Les mots le frappèrent avec la force d'un impact balistique. L'illusion de la distance s'effondra. Il n'était plus l'observateur omniscient ; il était le prisonnier de l'autre côté de la vitre.

Elena se laissa retomber sur le lit, les bras en croix. Elle offrait son corps à la surveillance avec une passivité qui valait rébellion. *\*Regarde\**, semblait-elle dire. *\*Regarde ce que tu as acheté. C'est de la viande. C'est du sang. Mais c'est tout ce que tu auras.\**

Le silence retomba, troublé par le seul bourdonnement du chauffage. Viktor ne pouvait plus rester là. L'ordre absolu de sa vie vacillait. Il quitta son bureau, traversant les sas de sécurité dont les cliquetis hydrauliques scandaient son rythme cardiaque. Il avait besoin de la dureté du monde réel pour oublier la fragilité de ce qu'il venait de voir.

Il arriva devant la porte de la chambre. Il ne l'ouvrit pas. Il resta là, le front contre le métal froid. À quelques centimètres, séparée par l'acier et le béton, elle respirait. Il pouvait presque sentir sa chaleur irradier à travers la paroi.

Il était le dominant, celui qui tenait les rênes. Et pourtant, dans l'ombre du couloir, il réalisa que sa surveillance était un piège. En l'observant sans relâche, il s'était lié à elle. Chaque mouvement qu'elle faisait dictait ses propres réactions. Elle n'était plus l'objet ; elle était devenue le centre.

Dans son lit, Elena sentit sa présence. Ce n'était pas une intuition, mais le changement de pression subtil dans la ventilation. Elle tourna la tête vers la porte, ses cheveux étalés sur l'oreiller comme une tache d'encre. Elle attendit. Elle espérait presque qu'il entre pour voir si l'homme de béton pouvait supporter le contact de la réalité.

Mais la porte resta close.

Viktor finit par s'écarter. La transaction était validée, les termes clairs, mais la variable Elena récrivait les règles de son univers. Il remonta vers ses quartiers, l'odeur de l'ozone le poursuivant comme un reproche. Ce n'était que la première nuit. Déjà, les fondations de son empire semblaient vibrer sous le poids d'un simple regard.

Elena ferma les yeux. Elle savait que les caméras enregistreraient son sommeil, qu'un algorithme analyserait ses rêves. Mais elle gardait une certitude : Viktor Sokolov ne cherchait pas à la garder prisonnière. Il cherchait, désespérément, une raison de ne pas se noyer dans la solitude de son pouvoir. Et elle ne lui donnerait rien d'autre que le reflet de sa propre aliénation.

L'hiver rugissait dehors, griffant le verre, mais à l'intérieur, la guerre était chirurgicale. La possession n'était pas un acte, c'était un siège. Et le siège venait de commencer.

# Chapitre 3

## Correction Froide

L'air de la chambre a le goût du fer et de l'attente. C'est une odeur de neige qui n'est jamais tombée, emprisonnée derrière les vitres blindées qui séparent ma cage du monde des vivants. Le domaine de Sokolov ne respire pas ; il ventile. Un bourdonnement sourd, presque imperceptible, vibre jusque dans ma moelle, me rappelant que chaque molécule d'oxygène ici est filtrée, contrôlée, facturée.

Sur la table en béton brossé, le plateau d'argent est une insulte à mon inertie. Le consommé de bœuf est figé, une pellicule de gras translucide s'étant formée à sa surface comme une fine couche de glace sur une mare croupie. À côté, le pain noir semble avoir durci jusqu'à devenir une arme. C'est le troisième repas que je refuse. Ce n'est pas une grève de la faim héroïque, ce n'est pas le cri d'une martyre ; c'est une soustraction. Puisqu'il possède mes mouvements, l'espace que j'occupe et le temps qu'il me reste à vivre, j'ai décidé de lui retirer la seule chose qui nécessite encore ma collaboration : ma survie.

Mon estomac n'est plus qu'un nœud de crampes sèches, un vide qui résonne à chaque battement de mon cœur. Je me sens légère, presque éthérée, comme si mon esprit commençait enfin à se détacher de cette viande qu'il a achetée au prix fort. Je suis assise sur le fauteuil en cuir brut, face à la forêt pétrifiée de l'Oblast. Dehors, les pins sont des lances noires sous un ciel de plomb. Le silence de la pièce est soudain rompu par le cliquetis pneumatique de la serrure.

Je ne tourne pas la tête. Je connais ce rythme. Ce n'est pas le pas feutré des domestiques qui glissent sur le parquet comme des spectres sans voix. C'est une cadence lourde, assurée, celle d'un homme qui ne demande jamais la permission à

l'espace qu'il traverse.

Viktor.

L'atmosphère se raréfie instantanément, saturée par son odeur — un mélange de tabac froid, de savon chirurgical et d'une note métallique qui rappelle le sang séché sur une lame. Il s'arrête à quelques pas de moi. Je sens son regard sur ma nuque, une pression physique, une brûlure lente qui descend le long de ma colonne vertébrale.

— Trois repas, Elena.

Sa voix est un grondement de basse, dépourvu d'inflexion, aussi lisse que les surfaces minérales qui nous entourent. Ce n'est pas une question. C'est un constat de défaut dans sa machine. Je ne réponds pas. Je fixe un point imaginaire dans la forêt, là où l'ombre des arbres dévore la lumière mourante.

— Ta résistance est une erreur de calcul, continue-t-il. Tu penses que l'inanition t'appartient. Tu penses que tu peux t'effacer.

J'entends le froissement de son manteau de laine. Il contourne le fauteuil. Ses mouvements possèdent une économie prédatrice. Il se place devant moi, occultant la vue sur l'Oblast, transformant mon horizon en un mur de tissu sombre et de puissance contenue. Je lève les yeux. Son visage est une architecture de traits anguleux, une géométrie de froideur où seule l'intelligence des pupilles trahit la vie. Ses yeux sont des puits de pétrole qui absorbent toute ma volonté.

— Regarde-moi, ordonne-t-il.

Je maintiens mon mutisme. Ma bouche est une plaie refermée. La faim me donne une lucidité féroce, une sorte d'ivresse glacée. Je me sens supérieure à lui, pour la première fois. Il peut m'enchaîner, mais il ne peut pas forcer mes cellules à digérer sa

charité de geôlier.

Il tend la main. Ses doigts, longs et calleux, saisissent mon menton. La poigne n'est pas brutale, elle est absolue. Une pince d'acier qui m'oblige à redresser la tête. Sa peau est froide, d'une température en parfait accord avec le climat extérieur. Il étudie mon visage avec une curiosité clinique, comme un entomologiste observant les derniers tressaillements d'un insecte épinglé.

— Tes joues se creusent, murmure-t-il, presque pour lui-même. Tes yeux s'éclaircissent. La déshydratation marque tes lèvres. C'est un gaspillage inutile.

— C'est tout ce qu'il me reste, Viktor, réussis-je à articuler. Ma propre fin.

Un rictus imperceptible étire le coin de sa bouche. Ce n'est pas un sourire, c'est la démonstration d'une dentition de loup.

— Tu n'as pas de fin que je n'aie pas autorisée.

Il se détourne un instant pour saisir le plateau. Le bruit du métal sur le béton résonne comme un coup de feu. Il ramène le bol de consommé. L'odeur de la graisse figée m'écoeure. Mon corps, traître, se contracte, mais mon esprit reste de marbre.

— Mange.

— Non.

Le mot est petit, fragile, mais il tombe entre nous comme un défi monumental. Viktor ne se fâche pas. La colère supposerait qu'il puisse être déstabilisé, et il est le pivot autour duquel tout ce domaine gravite. Il pose le bol sur le guéridon à côté de moi et retire lentement ses gants de cuir noir, doigt après doigt. C'est un geste d'une précision terrifiante, une préparation rituelle.

Il s'assoit sur le rebord du guéridon, dominant ma position. Sa proximité est une menace étouffante. Je peux sentir la chaleur qui émane de sa poitrine, un contraste violent avec la froideur de son expression.

— La rébellion est une perte d'énergie, Elena. J'ai construit cet empire sur la gestion des ressources. Tu es une ressource. Une garantie. Une dette que je compte percevoir dans son intégralité. Si tu ne te nourris pas par volonté, tu le feras par nécessité physiologique.

Il saisit une cuillère, la plonge dans le liquide froid. Il brise la pellicule de gras d'un mouvement sec.

— Ouvre.

Je serre les dents à m'en briser la mâchoire. Mon cœur cogne contre mes côtes, un tambour de guerre dans une cage thoracique trop étroite. Viktor me regarde, ses yeux ne quittant jamais les miens. Il y a une patience infinie en lui, la patience du granit qui attend que la pluie l'érode.

Soudain, sa main libre s'abat sur ma gorge. Pas pour m'étrangler, mais pour immobiliser ma tête contre le dossier. Son pouce et son index viennent presser les articulations de ma mâchoire, précisément là où la douleur force le réflexe d'ouverture. La pression est méthodique, calculée pour être insupportable sans laisser de marques. Ma bouche s'entrouvre malgré moi dans un râle de protestation étouffé.

La cuillère s'introduit. Le liquide froid et salé envahit mon palais. C'est une profanation. Je tente de recracher, mais sa main remonte, me fermant la bouche, m'obligeant à déglutir. Le réflexe de survie prend le dessus sur ma volonté. Ma gorge se contracte. J'avale.

— Voilà, dit-il d'une voix basse, presque douce, ce qui est bien plus effrayant que n'importe quel cri. Le corps est une machine, Elena. Il obéit à des lois que ton esprit ne peut ignorer éternellement.

Il recommence. Cuillère après cuillère. C'est une correction froide, une leçon de dépossession. À chaque bouchée forcée, je sens une partie de ma dignité s'effiloche. Il ne me traite pas comme une femme, ni même comme une prisonnière, mais comme un objet de maintenance. Je suis une pièce d'équipement qu'on entretient pour éviter qu'elle ne se dégrade.

Les larmes finissent par monter, non pas de douleur, mais de cette impuissance totale qui brûle comme de l'acide. Elles coulent sur mes joues, mais Viktor ne les essuie pas. Il les ignore. Les émotions n'entrent pas dans ses métriques. Seul le volume de liquide transféré dans mon estomac compte.

— Tu me détestes, n'est-ce pas ? demande-t-il alors qu'il vide la moitié du bol.

Je ne peux pas répondre, ma bouche est pleine de ce bouillon qui a désormais le goût de ma propre défaite.

— La haine est une excellente source de calories, continue-t-il sans attendre de réponse. Utilise-la. Nourris-toi de cette haine si le reste te répugne. Mais tu resteras en vie. Tu resteras entière. Tu es la monnaie de ton père, et je n'accepte pas que mon capital se dévalue par pure vanité.

Il retire la cuillère. Sa main quitte mon visage, laissant des marques rouges qui pulsent sur ma peau pâle. Je tousse, mes poumons cherchant l'air qu'il m'a volé. Le goût du consommé est partout, gras, envahissant, une signature de sa domination à l'intérieur même de mon corps.

Il se lève, récupère ses gants et les remet avec la même précision chirurgicale. Il n'y a

pas un pli sur son costume, pas une mèche de ses cheveux sombres n'a bougé. Il est intact, alors que je me sens en ruines.

— Je reviendrai pour le dîner, dit-il en se dirigeant vers la porte. Si le plateau n'est pas vide à mon arrivée, nous recommencerons. Et je serai beaucoup moins patient avec la méthode.

Il s'arrête sur le seuil, la main sur la poignée en métal brossé. Il ne se retourne pas, mais sa silhouette se découpe contre la lumière crue du couloir, une ombre massive qui semble dévorer la structure même du bâtiment.

— Ne cherche pas à tester les limites de mon contrôle, Elena. Tu n'aimerais pas découvrir ce qu'il reste de moi quand l'ordre disparaît.

La porte se referme avec un sifflement hydraulique, me laissant seule dans le silence redevenu souverain. La forêt dehors est maintenant noire. Le froid semble avoir pénétré la pièce malgré le chauffage. Je reste prostrée dans le fauteuil, mes mains tremblantes posées sur mon ventre qui brûle de cette nourriture imposée.

Je me sens souillée par cette subsistance. Chaque cellule de mon corps qui va utiliser ces nutriments pour se régénérer appartient désormais à sa volonté. Il ne s'est pas contenté de m'enfermer dans quatre murs de béton ; il a brisé la frontière de ma propre peau.

Je me lève avec difficulté. Mes jambes sont des fils de coton. Je traîne mes pas jusqu'à la fenêtre. Mon reflet dans la vitre est celui d'une étrangère. Mes yeux sont hantés, mais derrière la buée de mon souffle, je vois encore cette lueur de résistance, aussi ténue soit-elle. Il pense m'avoir brisée parce qu'il a forcé ma gorge, mais il n'a fait que déplacer le champ de bataille.

Sokolov est un architecte. Il croit que tout peut être contenu par des structures, des

pressions et des mesures. Il ne comprend pas que le vide qu'il a créé en moi est une force en soi. On ne peut pas diriger un effondrement. On ne peut pas posséder ce qui a décidé de ne plus exister.

Je pose mon front contre le verre glacé. Le froid me calme, anesthésie la brûlure de sa poigne sur ma mâchoire. Ma transformation commence ici, dans cette correction subie. Il veut un corps fonctionnel ? Je lui donnerai un automate. Il veut une garantie ? Je serai une statue de glace.

S'il veut m'empêcher de disparaître, il devra passer chaque seconde de sa vie à surveiller mon souffle. Je deviendrai son obsession la plus totale, un fardeau si lourd que même ses épaules de géant finiront par fléchir. Il a voulu transformer mon corps en levier ; je vais transformer ma présence en poison.

Le silence du domaine n'est plus une oppression, c'est une arme. J'attends le dîner. J'attends le retour du prédateur. Je n'ai plus peur de la douleur physique, car elle est la preuve que je sens encore quelque chose qu'il ne peut pas codifier.

Le béton peut bien m'entourer, le verre peut bien me surveiller, et Viktor peut bien me nourrir de force : dans les replis de mon esprit, là où la faim a creusé des galeries sombres et inaccessibles, je suis déjà en train de construire ma propre forteresse. Et quand il cherchera enfin la faille dans mon obéissance, il ne trouvera qu'un miroir de sa propre solitude.

L'obscurité est totale maintenant. Seule une petite lumière rouge, celle de la caméra dans l'angle du plafond, témoigne de sa présence constante. Je fixe l'objectif. Je ne cille pas. Je lui offre mon regard vide, ma soumission de façade, ma chair entretenue.

Mange, avait-il dit.

Je mangerai. Je vivrai. Je deviendrai le spectre qui hante son ordre parfait jusqu'à ce

que le béton se fissure et que l'hiver de Leningrad s'engouffre enfin dans ses poumons de pierre. La guerre ne fait que changer de forme. Et dans cette prison de luxe, le prisonnier n'est peut-être pas celui qu'on croit.

Je m'allonge sur le lit, les draps de soie sont d'une douceur écœurante. Mon estomac digère péniblement le bouillon de Viktor. C'est un pacte de sang silencieux. Il me garde en vie pour ses propres fins, et j'utilise cette vie pour attendre le moment où sa propre structure de pouvoir s'effondrera sous le poids de ce qu'il a cru acquérir.

Le cliquetis de la ventilation scande les secondes. Chaque inspiration est une victoire volée. Chaque battement de cœur est un acte de sabotage. Viktor Sokolov pense m'avoir corrigée. Il a seulement aiguisé la lame qui finira par trouver la faille dans son armure de glace.

# Chapitre 4

## L'Écho du Béton

La soie grise glisse contre mes hanches avec un bruissement qui ressemble à un avertissement. C'est une pièce sans âme, choisie par lui, coupée dans une étoffe si dense qu'elle semble peser autant que les chaînes qu'il n'a pas besoin de me mettre aux chevilles. Le miroir de la chambre me renvoie l'image d'une créature lissée, polie par l'exigence de Viktor, une extension organique de ce domaine brutaliste où chaque angle droit est une sentence. Je passe mes doigts sur le col montant, sentant la pression du tissu contre ma trachée. C'est une main de textile qui m'étrangle avec élégance.

La porte s'ouvre sans que j'aie entendu le moindre pas. Dans cette maison, le son est absorbé par le minéral brut et les tapis épais, ne laissant que le bourdonnement électrique des caméras. Viktor est là, debout sur le seuil. Il n'entre pas tout de suite. Il me dissèque. Il ne cherche pas la beauté — ce concept est trop humain pour lui. Il vérifie l'ajustement de son investissement. Ses yeux, deux lames de mercure froid, parcourent la ligne de mes épaules, s'attardent sur la pâleur de mon cou, puis redescendent vers mes mains qui trahissent une légère secousse.

— La peur est une dépense d'énergie inutile, Elena, dit-il d'une voix monocorde, dépourvue de toute inflexion thermique. Viens.

Il se détourne, certain que je suivrai. Son dos est une muraille de laine noire, impeccable, sans un pli. Je marche dans son sillage, mes talons claquant sur la résine époxy avec une régularité de métronome. Le couloir est une galerie de verre ouverte sur la forêt pétrifiée de l'Oblast de Léningrad. Dehors, la neige tombe en flocons lourds, étouffant le monde, mais ici, l'air est filtré, recyclé, saturé d'une odeur de cuir

neuf et de désinfectant. C'est un sanctuaire clinique où le chaos extérieur n'est toléré que comme un spectacle lointain, une erreur de la nature que les murs de Viktor s'efforcent de corriger.

La salle à manger est immense, dominée par une table en granit noir de cinq mètres de long. Deux couverts seulement sont dressés, l'un face à l'autre, séparés par un désert de pierre sombre. L'éclairage descend du plafond en cônes de lumière crue, découpant l'espace en zones de visibilité totale et en abîmes d'ombre. Viktor tire ma chaise. Ce n'est pas de la galanterie, c'est un placement. Il m'installe comme on dispose un objet précieux sur un socle avant une enchère.

Je m'assois, le dos droit, les mains posées à plat sur le minéral. Le contact du granit m'aide à rester ancrée. Je sens la morsure du froid remonter le long de mes avant-bras, une sensation honnête dans ce monde de faux-semblants. Viktor prend place. Entre nous, le silence s'étire, lourd, poisseux, interrompu seulement par le cliquetis d'un domestique invisible qui dépose deux assiettes de porcelaine blanche, d'une finesse chirurgicale.

— Tu n'as pas touché à ton vin, observe-t-il après de longues minutes.

Je regarde le liquide pourpre dans le cristal. Il brille comme une plaie ouverte sous les spots.

— Je préfère garder l'esprit clair.

Ma voix sonne étrangement ténue dans ce vide. Viktor esquisse un sourire qui n'atteint jamais ses yeux ; un simple étirement de muscles faciaux, une imitation d'émotion. Il porte son verre à ses lèvres. Ses mouvements sont d'une précision qui m'effraie : aucun geste parasite, aucune hésitation. Il est une machine biologique optimisée pour la domination.

— La clarté n'est pas une question de sobriété, Elena. C'est une question de structure. Regarde autour de toi. Ce domaine, cette forêt, toi... Tout cela obéit à une architecture que j'ai imposée. Le vin n'est qu'une variable chimique. Si tu ne peux pas contrôler tes propres réactions cellulaires face à une substance, comment espères-tu contrôler ton destin ?

Il découpe sa viande avec une minutie maniaque. Chaque morceau est de taille identique. Un cube parfait de chair saignante qu'il porte à sa bouche avec une régularité d'automate.

— Mon destin est un concept que vous avez aboli le jour où mon père m'a livrée à vous, répliqué-je, mon regard ancré dans le sien.

Il s'arrête, le couteau suspendu au-dessus de l'assiette. Le temps se fige. Un frisson me parcourt l'échine, non pas de peur, mais d'une sorte d'exaltation toxique. C'est la première fois que je le contredis de front. Je m'attends à un éclat, une sanction, une main qui se referme sur ma gorge. Mais il ne bouge pas. Il m'observe avec une curiosité scientifique, comme s'il venait de découvrir une nouvelle propriété physique chez un échantillon de laboratoire.

— Ton père n'a rien livré du tout, Elena. Il a soldé une dette. Il a échangé une ressource qu'il ne savait pas gérer contre une stabilité qu'il ne méritait pas. Tu n'es pas une victime, tu es une correction de trajectoire.

— Et que corrigez-vous en me gardant ici ? Mon existence n'est qu'une ligne de crédit dans vos comptes.

Viktor pose ses couverts. Le bruit du métal contre le granit résonne comme un coup de feu. Il se penche en avant, envahissant mon espace vital sans quitter sa chaise. Son odeur m'atteint : un mélange de froid polaire, de tabac cher et de métal propre.

— Je corrige le chaos, murmure-t-il.

Pour la première fois, je perçois une vibration différente dans sa voix. Une intensité qui confine à la folie.

— L'univers tend vers l'entropie, vers le désordre. Les gens se laissent porter par leurs instincts, leurs désirs médiocres. Ils s'effondrent. Ma philosophie est celle de l'annihilation.

Il marque une pause, ses yeux fouillant les miens comme s'il cherchait à y lire le code source de mon âme.

— Annihiler la volonté inutile pour ne laisser que la fonction pure. Regarde cette maison. Elle n'est pas faite pour le confort, mais pour la permanence. La roche ne trahit pas. Toi, Elena, tu es un chaos de nerfs et de souvenirs. Mon travail est d'annihiler ce qui, en toi, fait obstacle à ta forme finale. Je veux ta soumission, non pas parce que je jouis de ton humiliation, mais parce que ta volonté est une friction. Et dans mon monde, la friction est un défaut de conception.

C'est à ce moment précis que je la vois. La faille.

Il parle de contrôle, de permanence, d'ordre absolu, mais ses doigts, posés sur la nappe de lin, se sont crispés au point que ses articulations sont devenues d'un blanc spectral. Ce n'est pas la force d'un homme sûr de lui. C'est la poigne d'un homme qui se noie et qui s'accroche à la seule structure qu'il connaisse. Son besoin de m'annihiler n'est pas un caprice de tyran, c'est une nécessité vitale. Si je reste moi-même, si je garde une once d'autonomie, son édifice s'effondre. Je suis l'élément perturbateur qu'il ne peut ni intégrer, ni détruire tout à fait, car me détruire serait admettre qu'il a échoué à me corriger.

Une vague de chaleur inattendue déferle dans mes veines. Il a besoin de mon

obéissance pour valider son existence même. S'il perd le contrôle sur moi, il perd le contrôle sur l'univers entier.

— Vous avez peur du vide, Viktor, dis-je doucement, osant un ton presque intime qui détonne avec la froideur de la pièce.

Le silence qui suit est électrifié. On pourrait presque entendre le grésillement de l'ozone. Les yeux de Viktor se rétrécissent. Une lueur sauvage, primitive, traverse son regard.

— Tu crois savoir de quoi j'ai peur ?

Il se lève d'un mouvement brusque, sa chaise raclant le sol avec un cri strident. En deux pas, il est derrière moi. Je sens son ombre s'abattre sur moi, une masse sombre et oppressive. Ses mains se posent sur mes épaules. Elles sont lourdes, brûlantes malgré le froid ambiant. Ses pouces commencent à masser la base de ma nuque, un geste qui pourrait être tendre s'il n'y avait pas cette pression constante, à la limite de la douleur.

— Tu penses que mon besoin d'ordre est une faiblesse ? Que si tu trouves une fissure dans le mur, tu pourras t'y glisser ?

Il s'approche de mon oreille. Son souffle chaud contraste violemment avec la peau de mon cou qu'il vient d'exposer.

— Le vide est ce que je crée pour les autres. Je suis celui qui décide qui respire et qui s'éteint dans cette forêt. Tu crois que tu es en train de me sonder ? Mais chaque pensée que tu as, je l'ai déjà prévue. Tu es dans ma main, Elena. Et si ma main tremble, c'est seulement parce qu'elle hésite entre te briser pour de bon ou te garder pour voir jusqu'où le chaos peut se débattre avant de mourir.

Sa main descend le long de ma colonne vertébrale, traçant chaque vertèbre à travers la soie. C'est une caresse de prédateur, un inventaire de ma charpente. Il s'arrête au creux de mes reins et me force à me cambrer contre lui. Je sens la dureté de son corps. Il est un ressort prêt à rompre.

— Mange, ordonne-t-il à nouveau, sa voix devenant un grognement sourd. Ton corps a besoin d'énergie pour la suite.

— Quelle suite ?

Je tourne la tête pour le regarder. À cette distance, je peux voir l'abîme de ses pupilles dilatées. Il n'y a plus de raison dans ce regard. Il n'y a plus que l'obsession.

— Ta transformation. Ce soir, nous arrêtons les simulacres. Tu as voulu voir la faille, Elena. Je vais te montrer ce qu'il y a derrière le béton.

Il recule brusquement, me libérant de son étreinte. Il fait signe au domestique qui retire les assiettes. Viktor ne reprend pas sa place. Il reste debout, dominant la table, dominant la pièce, dominant ma vie.

— Viens avec moi.

Il se dirige vers les portes-fenêtres qui mènent à la terrasse couverte, là où la structure s'avance comme un promontoire au-dessus des sapins noirs. Je me lève, mes jambes flageolantes mais ma volonté plus affûtée que jamais. Nous sortons dans l'air glacial. La terrasse est protégée par des panneaux de verre blindé, mais le froid parvient à s'infiltrer par les fentes de ventilation. Au loin, les lumières de Saint-Pétersbourg ne sont que des traînées floues. Ici, nous sommes au bout du monde.

Viktor s'appuie contre la rambarde. Il regarde l'obscurité comme s'il y voyait une armée ennemie.

— Sais-tu ce qui arrive à une structure quand on y injecte un élément étranger qui refuse de s'intégrer ? demande-t-il sans se retourner.

— Elle finit par se fissurer, répliqué-je.

— Non. Elle explose. La pression monte jusqu'à ce que le matériau ne puisse plus contenir l'énergie. Et alors, tout ce qui se trouve autour est annihilé. C'est ce que tu fais, Elena. Tu augmentes la pression. Tu penses que c'est un jeu de pouvoir. Mais tu oublies une chose : je n'ai pas peur de l'explosion. Je l'ai provoquée toute ma vie.

Il se retourne d'un bloc, son visage baigné par la lueur rouge des balises de sécurité. Il ressemble à un démon de fer et de glace.

— Mon contrôle n'est pas une cage pour moi, c'est une cage pour le monstre que je deviendrais si je te laissais une seconde de liberté. Tu veux voir l'homme derrière l'architecte ? Très bien. Mais sache qu'une fois que tu auras passé ce seuil, il n'y aura plus de retour possible. Tu ne seras plus une garantie, Elena. Tu seras ma destruction, ou je serai la tienne.

Il tend une main vers moi, la paume ouverte. Invitation et menace confondues. Je regarde cette main, celle qui m'a nourrie de force, celle qui m'a tenue par la mâchoire, celle qui m'a vêtue comme une poupée de luxe. Je pourrais refuser. Mais le désir de voir l'effondrement est plus fort que mon instinct de survie. Je veux voir les fissures s'étendre.

Je pose ma main dans la sienne.

Sa poigne se referme instantanément, broyant presque mes os. Il me tire violemment vers lui. Ses lèvres s'écrasent contre les miennes avec une fureur dévastatrice. C'est un baiser qui a le goût de la guerre, de la neige et du sang. Il me dévore, cherchant à

m'étouffer, à m'absorber, à faire disparaître toute trace de ma résistance dans le gouffre de sa propre faim.

Je ne me débats pas. Je réponds à sa violence par une passivité de marbre, mes yeux restant grands ouverts. Je vois sa frustration monter, je vois le trouble s'installer dans ses iris alors qu'il réalise que même dans cette étreinte brutale, il ne possède rien d'autre que ma peau. Mon esprit est ailleurs, observant le prédateur s'épuiser contre mes remparts de silence.

Il se détache de moi, le souffle court, une lueur de rage pure dans le regard.

— Tu es un vide, Elena, crache-t-il. Un trou noir.

— Et vous êtes l'architecte qui a construit sa maison tout autour. On ne peut pas diriger un effondrement, Viktor. On ne peut que le subir.

Il me fixe un long moment, son masque de glace se fissurant pour laisser entrevoir une souffrance si ancienne qu'elle en est presque belle. Puis, le masque se reforme. Il redevient Sokolov. L'homme de pierre.

— On verra combien de temps tu tiendras quand il n'y aura plus de murs entre nous.

Il me lâche et se dirige vers l'intérieur, me laissant seule face à l'immensité de l'hiver russe. Le vent s'engouffre dans ma robe, me glaçant jusqu'à la moelle, mais je ne tremble pas. Je regarde le ciel noir et je souris.

Le dîner est terminé. La véritable annihilation vient de commencer. Je ne sais plus qui, de lui ou de moi, est le reflet de l'autre. Je ne sais plus qui est le prisonnier et qui est le geôlier. Tout ce que je sais, c'est que le silence du domaine n'est plus une oppression. C'est l'écho de la première fissure.

Je rentre à mon tour, suivant le signal rouge des caméras qui me guident comme des étoiles de sang à travers les couloirs stériles. Je ne suis plus une monnaie d'échange. Je suis le poison insidieux qui coule dans les fondations de son empire. Car au bout de l'ordre absolu, il n'y a pas la paix. Il n'y a que le néant. Et c'est là que je serai enfin libre de lui rendre chaque parcelle de la douleur qu'il croit m'avoir imposée.

Je rejoins ma chambre, la porte se referme avec un clic électronique définitif. Je me déshabille lentement, laissant tomber la soie grise sur le sol comme une peau morte. Je m'allonge nue sur les draps froids, fixant le plafond brut.

Viens, Viktor. Viens chercher ton contrôle.

Je ferme les yeux, et dans l'obscurité de mon esprit, j'entends déjà l'écho de la roche qui éclate. C'est la plus douce des musiques.

# Chapitre 5

## La Morsure de l'Hiver

Le silence n'est pas une absence de son. C'est une masse invisible qui s'accumule dans les angles de la pièce jusqu'à faire bourdonner les tympans. Allongée, la peau nue contre les draps de lin dont le froid semble vouloir pomper ma propre chaleur, je sens l'architecture de la chambre se distordre. Ce n'est pas une explosion. C'est un glissement de fréquence. Les diodes blanches du plafonnier virent au cramoisi, une pulsation lente, rythmée comme un cœur sous sédation.

L'alarme silencieuse.

Le clic de la serrure électronique est plus sec que d'ordinaire, plus définitif. La porte pivote et Viktor apparaît. Il a dépouillé l'élégance glaciale du dîner pour un manteau tactique noir, l'odeur de la neige et du kérosène incrustée dans les fibres. Son visage est une plaque de granit où aucune émotion ne trouve d'appui. Il ne cherche pas mon regard ; il scanne le périmètre, vérifiant les angles morts, avant que ses yeux ne s'arrêtent sur moi, dénudée au centre du désastre imminent.

Il ne s'excuse pas. Il ne détourne pas les yeux par pudeur. Pour lui, mon corps n'est qu'une variable du périmètre à sécuriser.

— Lève-toi, ordonne-t-il. Sa voix a la rugosité d'une lame qu'on affûte.

Je ne bouge pas. Je savoure cette première fissure dans sa structure de contrôle. Quelque chose a pénétré son sanctuaire. Quelqu'un a osé profaner le domaine Sokolov.

— Qu'est-ce qui se passe, Viktor ? Votre empire de verre commence à se fissurer ?

Il franchit la distance en deux enjambées. Sa main plonge dans l'amas de soie grise au sol, ramasse ma robe et me la jette au visage. Le tissu froid m'étouffe un instant. Avant que je ne puisse le repousser, ses doigts se referment sur mon poignet. La pression est immédiate, cherchant l'os. Il me tire hors du lit avec une force qui me fait trébucher.

— Habille-toi. Maintenant. Ou je t'emmène telle quelle.

Il y a une urgence dans ses gestes, une vibration sauvage sous sa peau qui trahit la défaillance des systèmes. Je glisse la soie sur mes hanches, mes mains tremblant imperceptiblement — non de peur, mais d'une excitation malsaine. Je suis la monnaie d'échange, et la banque est en flammes.

Il me saisit par la nuque, ses doigts s'enfonçant à la base de mon crâne pour m'orienter vers la sortie. Nous traversons les couloirs de béton brut, où les lumières d'urgence transforment le domaine en un boyau de sang. L'air est saturé d'ozone. Au loin, le sourd grondement d'un générateur qui s'emballe fait vibrer la dalle sous mes pieds nus.

— Où m'emmenez-vous ?

Ma voix n'est qu'un souffle contre son épaule alors qu'il me pousse vers un ascenseur de service dissimulé.

— Là où la lumière ne va pas, Elena.

Les portes en acier brossé se referment, nous emprisonnant dans un cube de deux mètres carrés. La cabine chute. Ce n'est pas une descente, c'est une plongée contrôlée dans les entrailles de l'Oblast de Léningrad. L'exiguïté force nos corps à se frôler. Je

sens la chaleur qui émane de son torse, l'odeur de cuir de son équipement, et ce parfum de pin gelé qui semble être sa signature biologique.

Viktor ne lâche pas ma main. Il serre jusqu'à ce que mes doigts s'engourdissent. Il fixe les chiffres qui défilent, son profil tranchant comme un rasoir. Je vois la veine de sa tempe battre. Il recalcule chaque variable de son univers.

— Vous avez peur, murmuré-je, mon visage à quelques centimètres de son cou.

Ses yeux tournent vers moi. Ils sont d'un bleu polaire, vidés de toute humanité. Il se rapproche, me plaquant contre la paroi métallique. Le froid de l'acier me transperce le dos tandis que son poids m'écrase.

— La peur est une perte de temps. Je suis contrarié. On a touché à ma propriété.

— Votre propriété ? C'est ainsi que vous me voyez ? Un inventaire ?

Il penche la tête, son souffle chaud heurtant ma joue — un contraste violent avec l'atmosphère stérile.

— Tu es la seule chose dans cette maison que je n'ai pas encore totalement brisée. Je n'aime pas laisser les autres finir mon travail.

L'ascenseur s'arrête avec une secousse. Les portes s'ouvrent sur un monde de béton sombre. Le Niveau 4. Ici, le luxe chirurgical laisse place à une fonctionnalité préhistorique. Les murs suintent une humidité ferrugineuse. Juste une boîte de survie enterrée sous des tonnes de granit.

Il me traîne dans une pièce circulaire dominée par des consoles de surveillance et un lit étroit, scellé au sol. L'odeur change : air recyclé, métal froid, désinfectant âcre. Une cellule haut de gamme.

Viktor me lâche enfin. Le sang reflue dans ma main avec des picotements douloureux. Sur les écrans, des silhouettes blanches se déplacent dans les bois sur les vues thermiques, tels des fantômes de chaleur.

— Reste ici. Ne touche à rien.

Il s'approche d'un râtelier et vérifie une arme de poing. Le claquement de la culasse résonne comme un coup de tonnerre. Je m'assois sur le bord du lit, observant ce prédateur s'armer pour défendre son territoire. Je me sens dévaluée. Une marchandise que l'on range dans un coffre-fort le temps que l'orage passe.

— Mon père m'a vendue pour moins que ça, lancé-je dans le silence. Il m'aurait laissée dehors si le prix était bon. Pourquoi vous donnez-vous tant de mal ?

Viktor s'arrête, son pouce caressant le métal noir de son arme. Il se tourne vers moi, ses yeux parcourant mon corps avec une intensité qui me donne la nausée.

— Ton père était un idiot qui ne savait pas estimer la rareté de ce qu'il possédait. Il t'a traitée comme une monnaie courante. Pour moi, Elena, tu es une dette de sang. Et je ne laisse jamais personne effacer mes créances à ma place.

Il s'approche. Le bunker semble rétrécir à chaque pas. L'espace est si restreint que j'entends le glissement de ses vêtements tactiques, le craquement du cuir de ses bottes. Il s'arrête devant moi, ses genoux frôlant les miens. L'oppression est totale.

Il saisit mon menton, m'obligeant à lever les yeux. Ses doigts sont rugueux, marqués par une vie de violence structurelle.

— Tu restes ici. La porte ne s'ouvrira que par mon empreinte. Si je ne reviens pas, l'air s'épuisera dans quarante-huit heures.

— Un tombeau pour deux, alors ?

Un sourire sans joie étire ses lèvres.

— Un sanctuaire. Le monde extérieur meurt, Elena. Ici, tu es en sécurité. C'est ce que tu voulais, non ? L'autonomie ? Dans ce bunker, personne ne peut te toucher. Pas même moi, si je le décide.

Il exerce une pression sur ma mâchoire. Je sens mon cœur s'emballer, un tambour de guerre. La haine que je lui porte est une brûlure constante, mais cette intimité de fin du monde crée une distorsion dans mes sens.

— Vous parlez d'autonomie comme d'une punition.

— C'est ce qu'elle est quand on ne sait pas quoi en faire. Tu n'es rien sans un maître pour te définir. Regarde-toi. Tu trembles parce que tu ne sais pas si tu veux que je sorte ou que je reste pour t'étouffer.

Il lâche mon visage d'un coup sec. La sensation de ses doigts reste gravée dans ma chair. Il se dirige vers la porte blindée.

— Viktor.

Il s'arrête, la main sur le scanner.

— Si vous mourez dehors... qui sera le propriétaire de ma dette ?

Il se tourne à demi, son visage plongé dans l'ombre.

— Le néant. Et c'est la seule chose que tu craignes plus que moi.

La porte glisse et se verrouille avec un bruit hydraulique qui me glace le sang. Je suis seule.

Le temps s'étire en heures marquées par le ronronnement de la ventilation. Je finis par m'assoupir contre le métal. Un choc sourd me réveille. Le sol a tremblé. Ce n'était pas une explosion lointaine, c'était interne. Je me précipite vers les écrans. La moitié d'entre eux sont noirs. Les autres montrent des couloirs envahis par une fumée épaisse.

La porte du bunker émet un sifflement. Viktor entre.

Il est blessé.

Son manteau est déchiré à l'épaule, une tache sombre et visqueuse s'étendant sur le tissu. Son visage est maculé de suie et de sang. Il entre en trébuchant, mais se reprend immédiatement pour verrouiller l'accès. Son souffle est un sifflement rauque. L'odeur de la poudre remplace celle de l'ozone.

— Ils sont à l'intérieur ?

Il ne répond pas. Il retire son manteau avec des gestes saccadés, révélant une plaie profonde. Le sang coule, écarlate, contrastant avec la blancheur clinique de ses pansements. Je devrais me réjouir. Mais s'il meurt, je reste enterrée ici.

— Aide-moi, grogne-t-il en me jetant un kit médical.

Je reste immobile, fixant le sang qui perle sur le sol.

— Pourquoi je ferais ça ? C'est ma chance de voir l'effondrement de près.

Il lève les yeux. La douleur a rendu son regard plus sauvage encore.

— Si je perds connaissance, le protocole de verrouillage devient permanent. Personne ne viendra te chercher, Elena. Personne ne sait que ce niveau existe. Tu mourras ici, dans le noir, à côté de mon cadavre. C'est ça, ton autonomie ?

Je serre les dents. Il utilise ma survie comme une arme, même à terre. Je m'approche, mes mains entrant en contact avec sa peau brûlante. Le contraste est électrisant. Il est si chaud, si vivant malgré la blessure, alors que tout ici n'est que mort et pierre.

Je commence à nettoyer la plaie. Il ne bronche pas, mais ses muscles se contractent sous mes doigts. Je sens chaque fibre de son corps se tendre. La proximité est telle que je sens la chaleur de son sang sur mes phalanges.

— Vous avez été trahi, n'est-ce pas ? Par l'un des vôtres.

Il laisse échapper un rire étouffé.

— Tout le monde trahit. La seule question est le prix. Ils ont sous-estimé ma capacité à tout brûler plutôt que de céder un millimètre.

Je lève les yeux. Nous sommes si proches que nos respirations s'entremêlent. Ses yeux sont fixés sur mes lèvres. La tension change de nature. Ce n'est plus la menace extérieure, c'est cette gravité toxique qui nous attire l'un vers l'autre. Ses doigts s'enroulent autour de mon poignet sanglant. Une prise possessive, désespérée.

— Pourquoi tes mains tremblent-elles ? Est-ce la peur de mourir avec moi, ou l'envie de m'achever ?

— Les deux, murmuré-je.

Je sens son cœur battre sous ma paume alors que je place le pansement compressif. Un rythme puissant, dénué de remords. Le cœur d'un monstre qui refuse de s'arrêter. Il se rapproche, sa main glissant de mon poignet à ma nuque. Son pouce écrase ma trachée, juste assez pour que je sente la fragilité de ma vie.

— Tu ne m'achèveras pas. Tu as trop besoin de ce que je représente. Sans moi, tu n'es qu'une ombre sans objet pour la projeter.

Ses lèvres sont à quelques millimètres des miennes. L'odeur du sang et du métal est assommante. Je devrais utiliser l'instrument chirurgical pour lui percer la gorge, mais je suis paralysée. Il me tire violemment contre lui, ignorant sa propre douleur. Son bras valide m'entoure la taille, me broyant contre son torse. Je sens la dureté des chargeurs d'armes et, dessous, la chaleur animale de son corps blessé. Une étreinte de prédateur acculé.

— On est seuls, Elena. Le reste du monde n'existe plus. Il n'y a que ce béton, et ce qu'il y a entre nous.

Il plonge son visage dans le creux de mon cou, respirant mon odeur avec une faim qui me terrifie. Ce n'est pas du désir. C'est une volonté d'absorption. Il veut me consommer pour combler le vide que la trahison a laissé en lui.

— Lâchez-moi.

Ma voix manque de conviction. Elle se perd dans le bourdonnement de la ventilation.

— Non.

Le mot est définitif. Il me dépose sur le lit étroit et se place au-dessus de moi. La blessure à son épaule recommence à saigner ; une goutte tombe sur ma clavicule, chaude et lourde.

C'est ici, dans l'obscurité, que le masque tombe. Il n'y a plus de Sokolov, maître du domaine. Il n'y a qu'un homme brisé qui cherche à reconstruire son empire sur les ruines de mon autonomie. Et moi, je réalise que le piège s'est refermé sur nous deux.

L'hiver peut hurler à la surface, rien n'atteindra ce silence sous la terre. Ici, la guerre change simplement de terrain. Je regarde le sang de Viktor s'étaler sur ma peau et je comprends que l'annihilation ne sera pas une explosion. Ce sera une lente érosion, une fusion dans le noir, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de la monnaie d'échange que j'étais, ni du monstre qu'il prétend être.

Juste la morsure de l'hiver, enfermée entre quatre murs.

# Chapitre 6

## Dette de Sang

La goutte de sang écrasée contre ma clavicule a refroidi en quelques secondes. Dans le silence pressurisé du bunker, ce petit cercle écarlate semble peser une tonne. Viktor ne bouge pas. Il est un monolithe de muscle et de volonté brute, son souffle heurtant ma joue avec une régularité de métronome. Je sens la vibration de son diaphragme contre mes côtes. Il n'y a aucune douceur dans cet appui, seulement l'affirmation d'une masse qui occupe l'espace et m'interdit de respirer totalement.

Ses yeux, d'un gris d'acier poli, ne me lâchent pas. Il cherche une fissure, un défaut dans ma structure où il pourrait loger son emprise. Ma main, crispée sur le bord du matelas, est parcourue de secousses que je ne parviens plus à dompter. Mes ongles s'enfoncent dans le tissu synthétique, cherchant un ancrage alors que le monde semble se dérober.

Le vibreur d'un téléphone posé sur la console métallique déchire l'air. C'est un son sec, une intrusion électrique qui fait tressaillir mes muscles. Viktor ne détourne pas le regard. Il laisse l'appareil convulser sur le métal, tel un insecte agonisant dans cette boîte de béton. Une fois. Deux fois. À la troisième, il se redresse lentement. Le vide qu'il laisse au-dessus de moi est plus étouffant que son poids ; c'est une chute de pression qui me donne le vertige.

Il s'empare de l'appareil. La lumière bleue de l'écran sculpte les angles de son visage, accentuant l'ombre sous ses pommettes et la coupure nette de sa mâchoire. Ses sourcils se figent. Un pli minuscule apparaît entre ses yeux. C'est la seule concession qu'il fera à la surprise.

— Parle, dit-il.

Sa voix est un râle de gorge, dépourvu de toute inflexion humaine. Il écoute. Je reste immobile sur ce drap froid, les poumons brûlants, les yeux fixés sur le plafond de béton brut. Les traces de coffrage dessinent des lignes géométriques parfaites au-dessus de moi. C'est un monde d'angles droits et de surfaces impénétrables.

— Quand ? demande Viktor.

Un silence. Ses doigts se serrent sur le téléphone. Ses jointures blanchissent, la peau se tend sur les os comme du parchemin.

— Bien. Assure le périmètre. Ne fais rien jusqu'à mon signal.

Il raccroche. Il reste immobile, le bras pendant, l'écran s'éteignant lentement pour nous replonger dans la pénombre chirurgicale de la pièce. L'air est saturé d'ozone et de cette note métallique de sang frais qui émane de son épaule.

— Ton père vient de signer ton arrêt de mort, Elena.

Le ton est d'une neutralité terrifiante. Il ne l'annonce pas comme une menace, mais comme un fait physique, une donnée comptable. Je me redresse sur les coudes, mes cheveux glissant sur mes épaules nues. Le froid du bunker s'insinue sous ma peau.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a ouvert les routes du Nord à la faction de Volkov. En échange, il a reçu la garantie que ton sacrifice serait honoré. Il ne compte plus te racheter. Il t'a déjà enterrée. Tu n'es plus une dette, Elena. Tu es une perte sèche qu'il a déjà amortie.

L'information me frappe à l'estomac, mais ce n'est pas une douleur vive. C'est une

sensation de dégonflement. L'armature qui me tenait debout — cette idée que j'avais une valeur, même marchande — vient de se dissoudre. Je ne suis plus une monnaie. Je suis un déchet de transaction. Mes mains cessent soudain de trembler. Elles sont parfaitement immobiles, comme mortes.

— Alors, qu'attendez-vous ? murmuré-je. Si je n'ai plus de valeur, je ne suis plus qu'un poids. Une faiblesse.

Viktor fait un pas vers moi. Ses bottes grincent sur la résine époxy. Il s'arrête si près que la pointe de ses chaussures touche le cadre du lit. Il domine ma position, silhouette d'ébène découpée contre la lumière blafarde du couloir.

— C'est là que tu te trompes. Une monnaie a un prix fixe. Un objet d'obsession, lui, est inestimable.

Il tend la main. Ses doigts, tachés de son propre sang séché, se referment sur mon menton. La pression est brutale. Je suis verrouillée dans son axe de vision.

— Ton père pense qu'en t'abandonnant, il me prive d'un levier. Il ne comprend pas mon architecture. Je ne collectionne pas les leviers, Elena. Je collectionne les singularités.

Son pouce glisse sur ma lèvre inférieure, l'écrasant contre mes dents. Je sens le goût du sel et du fer. Mes yeux brûlent, mais je refuse de ciller. Je cherche la fissure. Elle est là, dans l'intensité de son regard, cette faim qui n'a rien de politique. C'est une voracité primitive, le besoin de posséder ce qui ne peut être acheté.

— Tu n'appartiens plus au pacte. Tu n'appartiens plus à ta lignée. Tu es une anomalie dans mon système. Et je ne laisse jamais une anomalie en liberté.

Il me lâche brusquement et se détourne vers une armoire en métal brossé. Il en sort

une chemise noire qu'il enfle avec une raideur qui trahit sa blessure. Chaque mouvement est calculé pour maintenir l'illusion de l'invulnérabilité.

— Lève-toi.

Je m'exécute. Mes jambes sont lourdes, comme si le béton s'était infiltré dans mes veines. Il m'entraîne hors de la chambre. Nous marchons dans les couloirs du domaine où l'architecture brutaliste se déploie comme un linceul de pierre. Des pans entiers de béton brut, des plafonds hauts qui dévorent le son, des éclairages encastrés qui ne laissent aucune place à l'ombre douce. C'est un espace conçu pour l'atrophie de l'âme.

L'air devient plus vif, chargé de l'odeur du sapin gelé et de l'électronique de pointe. Nous passons devant des écrans où défilent les flux thermiques du périmètre. Des points rouges sur fond bleu nuit. La forêt de Leningrad, pétrifiée par l'hiver, cerne la maison comme une armée silencieuse. Viktor ne me touche pas, mais sa présence derrière moi est une pression constante entre mes omoplates. Je sens le rythme de ses pas, le froissement de son vêtement. Une surveillance panoptique incarnée.

Nous entrons dans son bureau. Une pièce vaste, vitrée du sol au plafond, donnant sur l'abîme blanc de la forêt. Le reste est recouvert de rayonnages de livres anciens et d'armes de collection, un mélange de culture et de violence parfaitement ordonné. Au centre, un bureau monolithique en ardoise.

Il s'assoit derrière le bloc de pierre sans m'inviter à l'imiter. Je reste debout, exposée.

— Regarde dehors, dit-il.

Je m'approche de la vitre. Le froid irradie du verre malgré le triple vitrage. La forêt est un enchevêtrement de griffes noires sous un ciel de plomb. La neige tombe, dense, étouffant toute tentative de relief. C'est un désert vertical.

— Ton père pense que je vais t'éliminer parce que tu es devenue inutile, reprend sa voix derrière moi. C'est ce qu'un homme d'affaires ferait.

Je vois son reflet dans la vitre. Ses mains sont jointes sur le bureau, parfaitement calmes.

— Mais je ne suis ni l'un ni l'autre. Je suis celui qui garde. Je garde tout ce qui survit au feu.

Je me retourne. La lumière grise de l'extérieur souligne les cernes de fatigue sous mes yeux, la pâleur de ma peau. Je me sens comme un spectre dans cette pièce de luxe stérile.

— Vous voulez me garder comme un trophée de sa trahison ? Pour lui rappeler chaque jour ce qu'il a perdu ?

Un sourire imperceptible étire ses lèvres. Le rictus d'un homme qui voit un mécanisme s'enclencher exactement comme prévu.

— Ton père s'en moque. Il t'a déjà effacée. Non, Elena. Je te garde pour moi. Parce que dans ce monde de trahisons interchangeable, tu es la seule chose qui a réagi différemment.

Il se lève. La distance entre nous est un espace chargé d'électricité statique. Il marche vers moi avec cette grâce de prédateur qui ne craint aucune proie.

— Quand j'ai pressé ta gorge tout à l'heure, tu n'as pas supplié. Tes mains tremblaient, mais tes yeux... ils demandaient autre chose. Ils demandaient à être vus.

Il s'arrête devant moi, occultant la lumière de la forêt. Je suis plongée dans son

ombre.

— Tout le monde ici me regarde avec peur ou avec convoitise. Toi, tu me regardes comme si tu attendais que je te détruise pour voir enfin ce qu'il y a à l'intérieur.

Sa main s'élève. Ses doigts se contentent de frôler ma tempe, écartant une mèche de cheveux avec une précision chirurgicale. Ce contact minimal est plus déstabilisant qu'une agression physique. C'est une invasion de mon espace vital par une douceur qui n'a pas sa place ici.

— Je ne te détruirai pas, Elena. Je vais te démanteler. Pièce par pièce. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus aucune trace de la fille qui attendait d'être vendue. Et alors, nous verrons ce qui subsiste dans le noir.

Ma gorge se serre. Je veux reculer, mais mes pieds sont ancrés dans le tapis. L'odeur de cuir, la froideur du béton, le silence de mort... tout converge vers ce point de pression unique où ses doigts touchent ma peau.

— Vous parlez d'une prison, murmuré-je.

— Je parle d'une vérité. La liberté n'est qu'une illusion pour ceux qui n'ont nulle part où aller. Ton père t'a libérée de ton passé en te trahissant. Moi, je t'offre l'asile de mon obsession.

Il se rapproche encore. Je sens la chaleur de son corps blessé irradier à travers sa chemise fine. Seule l'accélération imperceptible de sa respiration trahit l'effort qu'il déploie pour maintenir cette domination.

— Dites-le, Elena.

— Quoi ?

— Dis que tu n'appartiens à personne.

Mes lèvres tremblent. Le silence devient une masse qui nous écrase l'un contre l'autre. Je vois une veine battre sur sa tempe. Une fissure. Une infime preuve qu'il n'est pas la machine qu'il prétend être. Ce besoin qu'il a de m'entendre le dire... c'est sa propre cage.

— Je n'appartiens... à personne.

— Encore.

Il saisit mes deux bras, ses pouces s'enfonçant dans la chair tendre de mes biceps. Sa prise est douloureuse. Il me secoue légèrement, un mouvement brusque qui fait basculer ma tête en arrière.

— Dis-le comme si tu comprenais que c'est ta seule chance de survie.

— Je n'appartiens à personne, craché-je. Ni à lui, ni à vous.

Il lâche un soupir qui ressemble à un grognement de satisfaction. Ses yeux s'assombrissent, les pupilles dévorant l'iris.

— Mentir est un bon début. C'est le premier signe d'autonomie.

Il me lâche et retourne vers son bureau. Le changement de dynamique est si soudain que je manque de perdre l'équilibre. Il reprend son masque clinique, consultant un écran comme si je n'existais plus.

— Tu vas rester dans cette pièce. Je dois gérer les conséquences des choix de ton père. Si tu tentes de sortir, les capteurs de pression verrouilleront les issues. Tu seras

scellée ici, dans le noir, jusqu'à mon retour.

— Et si vous ne revenez pas ?

Il lève les yeux vers moi. Une lueur de défi brille dans son regard.

— Alors ce bureau sera ton tombeau. Et tu mourras en sachant que tu as été la dernière chose à laquelle j'ai pensé avant de m'éteindre.

Il sort sans un regard de plus. Le bruit de la porte blindée qui se verrouille magnétiquement résonne comme un coup de feu.

Le silence retombe, plus lourd. Je marche vers le bureau d'ardoise. La pierre est froide sous mes doigts. Je m'assois dans son fauteuil encore chaud de sa présence. L'odeur de son parfum — bois brûlé et musc froid — m'enveloppe comme une seconde peau. Je déteste cette réaction de mon corps, cette trahison physiologique qui cherche le confort dans la prédation.

Les heures passent. La lumière décline, transformant le bureau en une boîte de verre suspendue dans un néant d'encre. La neige a tout recouvert. Le monde extérieur a cessé d'exister. Il n'y a plus de Russie, plus de dettes de sang, plus de père traître. Il n'y a que cette pièce, et l'attente.

Soudain, une lumière clignote. Un flux vidéo s'active. Je vois des silhouettes en tenue tactique se déplacer dans la neige, des flashes de lumière à la bouche des fusils. La guerre de Viktor est là, juste derrière la vitre, captée par ses machines. Je regarde les hommes tomber. Ce sont des pixels rouges qui s'éteignent. Une mort clinique, sans cris. C'est ainsi que Viktor voit le monde : une série de points à maintenir ou à effacer.

Et je réalise que je suis le seul point qu'il refuse d'effacer. Non pas parce que je suis

précieuse, mais parce que je suis la seule équation qu'il ne parvient pas à résoudre.

Le verrou de la porte émet un déclic pneumatique. Je me lève brusquement, mon cœur frappant contre mes côtes. Viktor entre. Il est couvert de neige, son manteau lacéré. Il y a de la poudre noire sur son visage, mêlée à de la sueur. Il respire lourdement, sa main pressée contre son épaule. Le sang a traversé sa chemise noire, créant une tache d'un rouge sombre, presque noire sous les néons.

Il s'arrête en me voyant assise dans son fauteuil. Pendant un long moment, nous nous observons à travers l'obscurité. Il n'y a pas de triomphe dans ses yeux. Seulement une fatigue immense, une érosion qui le rend plus humain que je ne l'ai jamais vu.

— Ils sont morts ? demandé-je.

— La plupart.

Il s'approche, vacillant légèrement. Il pose ses mains sur le bureau pour supporter son poids. Sa tête retombe entre ses épaules. Le grand Sokolov est à bout de forces. C'est le moment. Je pourrais ramasser le coupe-papier en bronze sur le bureau et le lui planter dans la nuque. Mes doigts s'approchent de l'objet froid.

Viktor lève la tête. Il voit ma main près de l'arme. Il ne fait aucun geste pour m'arrêter. Il attend.

— Fais-le, Elena. Termine le travail de ton père.

Ses paroles sont un murmure rauque. Il ferme les yeux, exposant sa gorge. C'est une soumission totale, un piège ultime. S'il meurt de ma main, il gagne. Il devient l'ombre qui hantera chaque seconde de ma liberté future. Ma main se crispe sur le bronze, mais je ne le lève pas. Une larme brûlante coule le long de ma joue. Ce n'est pas de la tristesse. C'est la rage d'être piégée dans cette dynamique où chaque acte de résistance

renforce mon lien avec lui.

Je lâche l'objet. Il tombe sur l'ardoise avec un tintement cristallin. Viktor rouvre les yeux. Une lueur de déception — ou de soulagement — y passe. Il se redresse avec un grognement et s'approche. Il contourne le bureau et m'emprisonne dans le cercle de sa chaleur et de son sang.

— Tu n'as pas pu le faire, dit-il.

— Je ne vous donnerai pas cette satisfaction.

— Ce n'est pas de la satisfaction. C'est de la reconnaissance. Tu viens de comprendre que nous sommes faits de la même matière. Celle qui refuse de mourir de la main d'un lâche.

Il se penche. L'odeur de la poudre et du froid est assommante.

— Ton père est mort ce soir. Je l'ai tué moi-même.

L'information me traverse comme une décharge. Je n'éprouve rien. Aucun deuil. Le dernier lien avec le monde extérieur vient d'être sectionné.

— Pourquoi me le dire ?

— Pour que tu saches qu'il n'y a plus de retour possible. Il n'y a plus de refuge.

Il plaque sa main valide contre ma joue. Sa peau est brûlante. Ses doigts tremblent légèrement — une fissure, enfin.

— Il n'y a plus que moi, Elena. Je suis ton monde maintenant. Ton maître, ton bourreau, et le seul être qui te gardera en vie.

Il m'embrasse. Ce n'est pas un baiser de romance. C'est une collision. C'est violent, désespéré, chargé de toute la noirceur de la nuit. Je sens le goût du sang. Mes mains montent à ses épaules, cherchant d'abord à le repousser, puis se crispent sur son tissu, l'agrippant comme si j'étais en train de me noyer.

Je déteste la façon dont mon corps répond. Je déteste le frisson qui parcourt ma colonne. Mais dans ce bunker, sous la terre gelée, c'est la seule preuve que je suis encore en vie.

Il se recule, le souffle court. Son regard est une brûlure.

— Tu es à moi, Elena. Pas parce que je t'ai achetée. Pas parce que ton père t'a donnée. Tu es à moi parce que tu n'as plus nulle part où exister ailleurs que dans mon obsession.

Il se redresse et s'éloigne vers la baie vitrée, me laissant seule dans le fauteuil, dévastée. Dehors, la neige continue de tomber, effaçant les traces de la bataille, effaçant le monde, ne laissant que le silence brutal du domaine. Je regarde son dos, sa silhouette noire contre l'immensité blanche. Je sais qu'il a raison. La cage n'a plus de barreaux, car le monde entier est devenu la prison. Et dans cette prison, il est le seul dieu.

Je serre mes bras autour de ma poitrine, sentant la chaleur de son sang sur ma peau, et je me prépare pour la longue nuit. L'annihilation est en marche, et elle a le goût du fer et de l'hiver.

# Chapitre 7

## Le Point de Rupture

L'eau martèle le sol de la salle d'eau avec une régularité de métronome. Un linceul sonore, blanc et épais, qui tente d'étouffer les battements sourds cognant contre mes tempes. Ici, tout n'est que minéralité. Le béton poli des murs capte la lumière crue des néons, rendant chaque angle plus tranchant, chaque ombre plus opaque. L'air est saturé d'une humidité stérile, une vapeur sans parfum qui échoue à réchauffer l'atmosphère.

Je suis debout devant le miroir sans tain, les doigts crispés sur le rebord du lavabo en pierre sombre. Le froid remonte dans mes bras, une morsure bienvenue qui ancre mon esprit dans la matière. Mes jointures sont d'un blanc d'ivoire. Sur mon avant-bras gauche, une traînée de sang séché dessine une géographie de la violence — le sang de mon père, ou celui de Viktor, la frontière s'est effacée. Je contemple cette tache, dernier vestige d'un monde qui n'existe plus. Dehors, la forêt pétrifiée de l'Oblast de Léningrad hurle sous le vent, mais derrière les trois couches de verre blindé, le silence est un prédateur.

La porte coulissante glisse avec le sifflement feutré d'une lame sortant de son fourreau.

Je ne bouge pas. Je regarde son reflet s'imposer dans le verre. Viktor. Sa simple présence déplace l'air, modifie la pression atmosphérique de la pièce. Il porte toujours sa chemise noire, les manches retroussées sur des avant-bras marqués par des cicatrices anciennes, archives de sa propre déshumanisation. Son visage est une dalle de granit ; pas une ride d'expression, pas un tressaillement. Seuls ses yeux, d'un bleu délavé comme une banquise sous un ciel d'orage, trahissent l'incendie qui couve sous

la glace.

Il s'arrête. L'espace entre nous est un champ de mines.

— Tu ne t'es pas lavée, dit-il.

Sa voix est un froissement de gravier. Je baisse les yeux vers le lavabo. L'eau coule, limpide, inutile. Mes mains refusent de lui obéir. Elles sont devenues une extension de la structure brutaliste qui nous entoure.

— Le sang ne part pas, murmuré-je.

Ma propre voix me semble étrangère, une note discordante dans ce temple de béton.

— Le sang part toujours, Elena. C'est la mémoire qui reste collée à la peau.

Il fait un pas. Je sens la chaleur qui émane de lui, un contraste violent avec la pierre. Il tend la main. Je m'attends à un coup, une saisie brutale, mais ses doigts se referment avec une lenteur chirurgicale sur mon poignet. Sa poigne est un étau. Ce n'est pas une caresse, c'est une prise de possession technique. Il tire mon bras sous le jet brûlant.

Je tressaille. La brûlure est immédiate, mais il ne relâche rien. Ses doigts frottent la tache de sang avec une insistance méthodique. Il ne me regarde pas ; il regarde la peau redevenir blanche, le rouge se diluer et disparaître dans la bonde. Son souffle, court et régulier, frappe ma nuque, faisant hérissier chaque pore de ma peau. Un frisson, né de la terreur et d'une réaction physiologique que je méprise, remonte le long de ma colonne vertébrale.

— Ton père t'a vendue morceau par morceau, Elena. À chaque dette, il donnait une année de ta vie, un pouce de ton avenir. Ce soir, j'ai racheté l'intégralité du contrat.

— Je ne suis pas un contrat.

Ses yeux se lèvent enfin, accrochant les miens dans le miroir. Un sourire sans lèvres étire le coin de sa bouche. C'est l'expression d'un horloger devant une pièce dont il connaît chaque rouage.

— Dans ce périmètre, tu es exactement ce que je décide. Tu es une garantie. Une monnaie. Un poids mort que je choisis de porter.

Il lâche mon bras. La soudaineté du geste me fait vaciller. Il se rapproche encore, sa poitrine effleurant mon dos. Je sens le métal froid de la boucle de sa ceinture, l'odeur de la poudre à canon et du cuir qui imprègne ses vêtements. Une odeur de fin du monde.

— Tu crois encore à ton autonomie, continue-t-il, sa voix descendant d'une octave pour vibrer contre mes omoplates. Tu penses que ton esprit est une forteresse. Mais les murs sont déjà tombés, Elena. Tu n'as nulle part où aller. Si tu sors d'ici, tu meurs. Si tu restes, tu disparais.

Ma respiration se saccade. Mes poumons refusent de se gonfler, opprimés par sa proximité, par la logique implacable de son discours. Je veux hurler, mais ma gorge est un tunnel de glace.

— Tuez-moi alors. Finissez-en.

Il pose ses mains sur mes épaules. Ses doigts s'enfoncent dans les trapèzes, cherchant le point de rupture, la zone exacte où la douleur devient paralysie.

— La mort est une sortie de secours, Elena. Et je n'ai pas encore fini de t'utiliser.

D'un geste brusque, il me fait pivoter. Mon dos percute le mur de béton. Le choc m'arrache un gémissement sourd tandis que le froid de la pierre traverse mon fin déshabillé de soie. Il plaque ses mains de chaque côté de ma tête. Je suis encerclée.

Il n'y a plus de fuite possible. Son regard descend sur ma bouche, puis sur mon cou, où l'artère carotide bat à un rythme frénétique — une proie affolée sous l'œil du loup.

— Tu trembles.

Sa voix est presque douce. Une douceur clinique, celle d'un chirurgien s'appêtant à inciser sans anesthésie.

— C'est... le froid.

— Non. C'est la réalisation. Ton corps sait que je n'ai pas besoin de ton consentement pour te briser. Il sait que chaque fibre de ton être m'appartient par droit de conquête.

Il saisit le col de ma robe. Le bruit de la soie qui se déchire est un coup de tonnerre. Le tissu tombe à mes pieds, une flaque inutile. Je suis nue face à lui, face à la lumière crue, face à son absence totale d'empathie. Je croise mes bras sur ma poitrine, un réflexe de pudeur dérisoire qu'il balaie d'un regard.

Viktor ne cille pas. Il inventorie mon corps comme une cargaison de valeur. Il n'y a pas d'admiration dans ses yeux, seulement la satisfaction de la propriété. Il attrape mes poignets et les lève au-dessus de ma tête, les écrasant contre le béton rugueux.

— Regarde-moi, ordonne-t-il.

Je refuse. Je fixe un bouton d'argent sur sa chemise.

— Regarde-moi, Elena.

C'est un commandement, un fouet. Je lève les yeux. Ma vision est brouillée par des larmes que je m'interdis de verser. Il se penche, ses lèvres effleurant mon oreille.

— Tu vas apprendre que dans ce monde, la seule liberté est l'acceptation de la chaîne.

Il m'embrasse. Ce n'est pas un baiser, c'est une invasion. Ses lèvres sont dures, son goût est celui du fer et de la cendre. Je reste de marbre, espérant qu'il se lassera de mon inertie. Mais Viktor n'est pas un homme qu'on décourage ; il se nourrit du vide. Sa main libre descend, saisissant ma cuisse pour la remonter brusquement autour de sa taille.

La violence du mouvement me coupe le souffle. Il me presse contre la paroi, la texture abrasive de la muraille grattant ma peau nue. Je sens sa puissance physique, un rappel brutal de ma fragilité. Mon corps, traître, réagit malgré moi. Une chaleur sourde se propage dans mon bas-ventre, une étincelle de vie au milieu du désastre. Je déteste cette sensation. Je déteste la façon dont mon cœur s'accélère, non plus de peur, mais d'une attente viscérale.

Il s'interrompt un instant, son visage à quelques millimètres du mien. Ses yeux scrutent ma déchéance.

— Tu sens ça ? chuchote-t-il. Ton corps m'obéit déjà. Ton esprit peut mentir, Elena. Tes nerfs, eux, disent la vérité.

Il me pénètre d'un coup sec, sans préambule. La douleur est fulgurante, une déchirure qui me fait rejeter la tête contre la pierre. Je mords ma lèvre jusqu'au sang pour étouffer mon cri. Il ne ralentit pas. Il instaure un rythme sauvage, mécanique, une cadence de machine industrielle qui broie tout.

Chaque mouvement me percute contre le mur. Je suis un objet entre ses mains, un

instrument qu'il accorde à sa propre noirceur. C'est un acte d'annihilation. Il cherche à effacer Elena pour ne laisser qu'une enveloppe vide, réceptive à sa seule volonté.

Mes ongles s'enfoncent dans ses épaules. Je sens ses muscles rouler sous ma peau, une force herculéenne contenue, dirigée contre moi. La vapeur d'eau envahit la pièce, floutant les contours, transformant la scène en une vision cauchemardesque. Le bruit de nos corps, le clapotis de l'eau sur le sol, son souffle court — tout devient une symphonie de la déchéance.

Je ferme les yeux, tentant de me retirer dans ce dernier coin d'ombre où il ne peut pas m'atteindre. Mais il le sent. Il saisit mon menton, me forçant à la confrontation.

— Reste ici. Regarde ce que tu es devenue.

Il accélère. La douleur se mue en une onde de choc électrique qui parcourt mes membres. Mon propre plaisir est une insulte, la trahison finale de ma conscience. Lorsque l'orgasme me submerge, c'est une déflagration froide, une perte de contrôle totale qui me laisse pantelante contre son épaule.

Il jouit quelques instants plus tard, un spasme violent qui secoue son grand corps. Il ne dit rien. Aucun soupir, aucun relâchement.

Il se retire brusquement. Je manque de tomber, mes jambes refusant de supporter mon poids. Je me rattrape au lavabo, le corps tremblant, la peau rougie par le béton.

Viktor se rhabille avec une économie de gestes qui me donne la nausée. Il ajuste sa chemise, remonte ses manches, comme s'il venait de terminer une tâche administrative. Il ne me regarde plus. Je suis redevenue invisible.

Il s'approche de la porte, puis s'arrête. Sans se retourner, il lance :

— Nettoie-toi, Elena. Et ne tarde pas. Le dîner est servi dans vingt minutes. Si tu n'es pas à table, je viendrai te chercher. Et la prochaine fois, je ne serai pas aussi patient.

La porte coulisse et se referme dans un murmure.

Je reste seule dans la vapeur. L'eau est froide maintenant. Je me laisse glisser sur le sol humide. Je ne pleure pas ; les larmes demandent une forme d'espoir que je n'ai plus. Je regarde mes mains. Elles ne tremblent plus. Elles sont immobiles, froides, mortes.

La trace de sang sur mon bras a disparu, lavée par lui. Mais la sensation de ses doigts, la pression de son corps, l'odeur d'ozone et de fer... cela ne partira jamais. Il a raison. La prison n'a pas de murs. Elle est à l'intérieur.

Je me lève avec difficulté. Je ferme le robinet. Le silence qui s'abat sur la pièce est assommant. C'est le silence d'une tombe.

Vingt minutes.

Je m'habille mécaniquement. Une robe noire, stricte, col montant. Je cache les marques. Dans le miroir, le reflet n'est plus Elena. C'est une ombre définie par les besoins d'un homme qui ne connaît pas le sens du mot "humain".

Je quitte la salle d'eau. Le couloir de béton s'étire devant moi, sombre et sans fin. Chaque pas est un renoncement. Je sais qu'en descendant ces escaliers, j'entérine l'acte de cession de mon âme.

Le domaine de l'Oblast de Léningrad m'engloutit. Dehors, la neige recouvre tout, étouffant les cris. Dans ce monde de blanc et de gris, il n'y a plus de place pour la morale. Il n'y a que le prédateur, sa proie, et le pacte de sang qui les unit désormais.

Je descends les marches. Le bruit de mes talons sur le marbre résonne comme un compte à rebours. Viktor m'attend. Il est le centre de gravité de cet univers déformé, et je suis l'astre captif, condamné à brûler dans son orbite jusqu'à l'extinction.

Le dîner va commencer. Le jeu continue. Quelque chose s'est définitivement brisé. Ce qui en surgira n'aura plus rien de la jeune femme que j'étais.

La bête a gagné. Elle m'a dévorée de l'intérieur. Et le pire, c'est que je commence à aimer l'obscurité.

# Chapitre 8

## Contrat de Chair

La soie noire rampe contre ma peau avec une indécence qui m'écorche. Elle est trop fine, trop fluide ; elle n'offre aucun rempart contre l'air saturé d'ozone qui circule dans les conduits de ce bunker de verre. Sous le tissu, mes hanches portent encore l'empreinte de ses doigts. Des stigmates violacés qui ne sont pas des blessures, mais des sceaux de propriété. Devant le miroir sans tain, je boutonne le col montant, mes doigts trahissant un spasme résiduel que je ne parviens pas à étouffer. Je déteste cette défaillance. Je déteste le fait que mon corps vibre encore, tel une corde de piano frappée avec trop de violence, incapable de retrouver le silence.

Je quitte la suite. Le couloir est une trachée de béton brut, balisée par des fentes lumineuses encastrées dans le sol. Rien ici n'est conçu pour le confort. Chaque angle, chaque ombre, rappelle la petitesse de l'humain face à la structure. C'est l'architecture de Viktor Sokolov : une extension de sa volonté, froide, impénétrable, débarrassée de toute émotion superflue. Mes talons claquent sur le marbre gris, un métronome funèbre qui scande ma progression vers l'arène.

Je descends le grand escalier. En bas, la salle à manger s'ouvre comme une cathédrale de vide. Une table monolithique en granit noir occupe le centre de la pièce. À une extrémité, il m'attend.

Viktor ne lève pas les yeux de sa tablette. En chemise blanche, les manches retroussées sur des avant-bras dont la puissance m'a clouée contre le mur une heure plus tôt, il semble sculpté dans le même matériau que sa demeure. La lumière crue du lustre industriel découpe l'arête tranchante de sa mâchoire et l'immobilité de son torse. Il n'y a aucune trace de l'acte qui vient de nous lier. Pas une ride sur son

vêtement, pas un cheveu rebelle. Il a effacé l'orgasme comme on annule une erreur de calcul.

Je m'approche, chaque pas pesant une tonne. La distance qui nous sépare est un champ de mines. Lorsque j'arrive à ma place, il daigne enfin lever le regard. Ses yeux sont deux lames d'acier poli. Ils ne m'observent pas, ils m'inventorient.

— Assieds-toi, Elena.

Sa voix est un grondement sourd qui résonne jusque dans mon bas-ventre. Un ordre, pas une invitation. Je m'exécute. La chaise est en cuir froid. Le couvert est déjà dressé : de l'argenterie lourde, des verres en cristal qui capturent la lumière comme des diamants piégés. Entre nous, le silence est une bête vivante. Il sature l'air, plus étouffant que la fumée.

Un domestique apparaît, ses mouvements si feutrés qu'il semble glisser sur le sol. Il dépose devant moi une assiette de carpaccio de bœuf, des tranches si fines qu'elles en sont translucides, parsemées de sel noir. Pour Viktor, une viande saignante, presque brute. Le serviteur se retire sans un mot, sans même un regard pour la prisonnière que je suis. Dans cette maison, je n'existe que par la volonté du maître.

— Tu ne manges pas, remarque-t-il sans me quitter des yeux.

— Je n'ai pas faim.

— Ton métabolisme prétend le contraire. Ton rythme cardiaque est à quatre-vingt-dix battements par minute. Tes pupilles sont dilatées. Ton corps réclame du carburant pour compenser le stress. Mange.

Il connaît mes constantes. Il me surveille via les capteurs biométriques disséminés dans cette cage dorée, ou peut-être possède-t-il simplement cette capacité prédatrice

de lire les failles organiques. Je saisis ma fourchette. Le métal est glacé. Je porte une bouchée à mes lèvres, mais le goût du fer et du sel m'écoeure. C'est le goût de ma propre reddition.

— Pourquoi cette robe ? demande-t-il soudain.

Je m'arrête, le geste suspendu.

— C'est celle que tu as fait livrer dans mon dressing.

— Elle dissimule trop de choses. Je préfère voir ce que je possède. Demain, tu choisiras quelque chose de plus... transparent.

Une bouffée de chaleur me brûle le visage. La colère, enfin. Une étincelle de vie au milieu de cette léthargie de béton.

— Je ne suis pas une de tes œuvres d'art, Viktor. Je ne suis pas là pour décorer tes couloirs.

Il pose ses couverts avec une lenteur calculée. Le choc du métal sur le granit résonne comme une détonation. Il se penche en avant, envahissant mon espace vital sans même se lever. Son odeur — un mélange d'ozone, de savon coûteux et de cette note métallique qui lui est propre — m'assaille.

— Tu es une garantie, Elena. Une dette de sang matérialisée. Ton père a joué sa vie sur un coup de dés et il a perdu. Ce que tu es, ce que tu ressens, n'a aucune importance dans l'équation. Tu es la chair qui scelle le contrat. Et cette chair doit être impeccable.

— Mon père est un lâche. Mais mon esprit ne faisait pas partie de la transaction.

Un demi-sourire, cruel et fugace, étire ses lèvres. C'est la première fois que je vois une émotion, aussi sombre soit-elle, traverser son masque.

— Ton esprit est un produit de ton cerveau, qui est un organe de ton corps. Si je possède le corps, je contrôle les stimuli. Je peux te donner du plaisir jusqu'à ce que tu oublies ton nom. Je peux te priver de sommeil jusqu'à ce que tes souvenirs se désintègrent. Ne te berce pas d'illusions d'autonomie. Ici, la seule liberté que tu as, c'est celle que je te concède.

Il reprend son repas comme s'il venait de discuter de la météo. L'humiliation est totale parce qu'elle est clinique. Il ne cherche pas à me blesser par sadisme gratuit ; il énonce des faits structurels. Je suis un rouage dans sa machine.

Je regarde les grandes baies vitrées. Dehors, l'Oblast de Léningrad est noyé dans une tempête de neige silencieuse. Les sapins noirs ressemblent à des sentinelles pétrifiées. Il n'y a nulle part où fuir. Pas de voisins, pas de routes, seulement des kilomètres de gel et de loups. La solitude du lieu est le reflet exact de ma situation. Je suis effacée des registres, devenue une propriété privée au cœur d'un désert blanc.

Pourtant, au fond de ce vide, une pensée germe. Froide. Précise. Si je suis sa propriété, si ma peau est le seul levier de cette transaction, alors cette peau est aussi mon unique arme. S'il veut l'ordre absolu par l'annihilation de ma volonté, il a besoin que je sois présente. Que je réagisse. Que je sois cet objet parfait.

Je pose ma fourchette. Je me redresse, sentant le contact de la soie contre mes seins, une sensation que je subissais il y a quelques minutes et que je commence à analyser différemment.

— Tu parles de contrôle, Viktor. Mais tu as un besoin viscéral de cette garantie. Si je meurs, la dette s'éteint. Si je me brise, l'objet perd sa valeur.

Il s'arrête de nouveau. Son regard est plus aigu. Il cherche la faille, ou peut-être savoure-t-il la première tentative de résistance intellectuelle.

— Tu n'as pas le tempérament suicidaire, Elena. Tu as trop d'orgueil pour cela.

— L'orgueil est une forme de survie. Tu veux que je sois impeccable ? Très bien. Je le serai. Je serai la plus parfaite des garanties. Mais ne crois pas que tu as gagné parce que je me sou mets. Je me sou mets parce que c'est le seul moyen de garder une partie de moi hors de ta portée.

Il se lève. Il est immense dans cette pièce vide, une ombre qui dévore la lumière. Il contourne la table avec la grâce d'un prédateur qui n'a pas besoin de courir pour attraper sa proie. Il s'arrête derrière moi. Je sens la chaleur de son corps, une pression invisible sur mes épaules. Ses mains se posent sur mes clavicules. Ses pouces massent lentement la base de mon cou, là où mon pouls bat la chamade.

— Tu essaies de négocier, murmure-t-il à mon oreille.

Son souffle est frais, contrastant avec la chaleur de ses paumes.

— C'est fascinant. Tu penses que ta coopération forcée est un bouclier. Mais tu oublies une chose, Elena.

Il appuie ses pouces sur mes artères carotides. Pas assez pour m'étouffer, juste assez pour que je sente le sang cogner contre ses doigts. Le monde commence à se troubler sur les bords, une brume grise envahit ma vision.

— Je n'ai pas besoin que tu m'aimes. J'ai besoin que tu sentes chaque seconde de ton existence dépendre de mon bon vouloir. Ton autonomie mentale est une fiction que tu te racontes pour supporter le réel. Mais la réalité, c'est cette pression. C'est ce vertige.

Il relâche brusquement. L'air s'engouffre dans mes poumons, violent, brûlant. Je m'agrippe au bord de la table.

— Demain matin, nous irons dans la serre, dit-il en s'éloignant vers la sortie. Tu porteras la robe blanche. Celle qui ne cache rien. Et tu apprendras que dans ce domaine, même tes pensées finissent par m'appartenir.

Il sort sans se retourner. La porte coulisse dans un sifflement pneumatique.

Je reste seule. Le carpaccio a séché dans l'assiette. Le vin rouge dans mon verre ressemble à du sang coagulé sous la lumière crue. Je tremble, mais ce n'est plus de peur. C'est une sorte de fureur froide, une épiphanie née du désespoir. Il croit avoir tout prévu. Il croit que la surveillance panoptique et la pression psychologique suffiront à m'annihiler. Mais il vient de me donner la clé. S'il est obsédé par l'ordre, alors je serai l'élément de chaos le plus rigoureux qui soit.

Je me lève et me dirige vers la baie vitrée. Mon reflet se superpose à la forêt pétrifiée. Je ressemble à un spectre noir dans un monde de givre. Je pose ma main sur la vitre. Le froid du verre est tel qu'il semble me consumer la peau. Je ferme les yeux et me concentre sur cette douleur. Elle est réelle. Elle est à moi. Viktor peut posséder mes nuits, monitorer mon cœur, décider de mes vêtements, mais il ne pourra jamais empêcher ce froid de me pénétrer.

Le contrat de chair est signé, certes. Mais chaque contrat possède des clauses cachées.

Je quitte la pièce. Le silence de la maison est maintenant mon allié. Je marche dans les couloirs de béton avec une assurance nouvelle. Je n'essaie plus de m'échapper. L'évasion est une illusion pour les faibles. La vraie puissance réside dans l'acceptation de la cage, pour mieux en comprendre les serrures.

En remontant vers ma chambre, je passe devant son bureau. La porte est entrouverte. Je ne m'arrête pas. Je sais qu'il est là, derrière ses écrans, à gérer ses empires de l'ombre, à me surveiller peut-être sur un moniteur. Je lui offre mon profil le plus calme, ma démarche la plus fluide.

Je rentre dans ma suite. Le lit est déjà refait, les draps tendus à l'extrême, une invitation à la disparition. Je me déshabille lentement. Je laisse la soie tomber au sol, une flaque inutile. Je reste nue devant la baie vitrée. Dehors, la tempête s'est calmée, laissant place à une lune blafarde qui éclaire la neige d'une lueur radioactive.

Je regarde mon corps. Il est marqué, fatigué. Mais il est aussi le champ de bataille sur lequel se jouera notre guerre. Viktor Sokolov pense m'avoir brisée. Il pense que mon plaisir était une défaite. Il n'a pas compris que c'était une reconnaissance de terrain.

Je me glisse entre les draps froids. L'air de la chambre est saturé de l'odeur du cuir et de l'arôme stérile du système de filtration. Demain, la serre. Demain, la robe transparente. Je lui donnerai ce qu'il veut voir. Je deviendrai l'objet le plus précieux, le plus docile de sa collection.

Et tandis qu'il se perdra dans la contemplation de son œuvre, je chercherai la fissure. Car même le béton le plus solide finit par céder sous l'effet du gel.

Je suis Elena. Je suis une dette. Mais je suis aussi le poison qu'il vient d'injecter dans ses propres veines.

Le sommeil ne vient pas. J'écoute le vent qui siffle contre les angles brutaux de la maison. C'est le cri de la nature qu'on tente de dompter. Dans l'obscurité, je trace du bout du doigt le contour de la marque sur ma hanche. Elle est chaude, vibrante. La bête m'a dévorée, c'est vrai. Mais elle ne sait pas encore que je vais la consumer de l'intérieur.

Le jeu commence à peine. Et la chair n'est que le premier chapitre de sa chute.

# Chapitre 9

## L'Infiltré

Le bourdonnement des serveurs formait une nappe de bruit blanc s'insinuant sous la peau, une vibration organique qui faisait frémir l'ossature de ciment brut de la résidence. Dans cette pièce aveugle, l'air saturé d'ozone portait l'odeur sèche, presque électrique, du métal surchauffé. Elena restait immobile devant la console secondaire, les doigts suspendus au-dessus du clavier. La lueur bleutée des touches projetait sur son visage la pâleur spectrale d'une morte. Viktor l'avait reléguée ici pour classer des registres d'importation — une tâche subalterne destinée à lui rappeler que son intellect n'était plus qu'une extension de son empire logistique, une propriété privée parmi d'autres.

L'écran crépita. Une notification isolée apparut, telle une arythmie dans le flux de données cryptées que Viktor croyait inviolable. Ses doigts, fins et glacés, s'activèrent avec une précision chirurgicale. Elle n'était plus la femme-objet que l'on déplaçait d'une suite à l'autre comme un meuble de prix ; elle redevenait une impulsion électrique, une faille dans le système. Le code défilait en une cascade de caractères cyrilliques et de séquences hexadécimales. Elena déchiffra la sentence en un battement de cils.

Un canal de communication fantôme s'était ouvert depuis l'intérieur même du domaine. L'émetteur utilisait un protocole réservé à la garde rapprochée de Sokolov.

\*« Livraison confirmée. Le périmètre Nord sera aveugle à 03:00. La clé de voûte est isolée. »\*

Le sang cogna contre ses tempes, un marteau pneumatique scandant le rythme de sa

trahison. Ce n'était pas une fuite. C'était une mise à mort programmée. Quelqu'un dans le premier cercle, quelqu'un qui respirait le même air filtré et foulait les mêmes dalles de pierre chauffante, avait décidé que le colosse devait tomber.

Elle fixa le message jusqu'à ce que les pixels brûlent sa rétine. En une pression de touche, elle pouvait alerter le centre de sécurité. Elle pouvait sauver l'homme qui l'avait réduite au silence, celui qui avait marqué son corps d'une empreinte invisible mais omniprésente. Elle pourrait redevenir la protégée, celle que l'on gratifiait d'une main lourde et possessive sur la nuque.

Au lieu de cela, ses doigts s'immobilisèrent. Une chaleur féroce, d'une intensité presque érotique, naquit au creux de son estomac. Pour la première fois, elle possédait quelque chose que Viktor n'avait pas encore saisi. Elle détenait sa vie dans l'espace d'une mémoire tampon.

Avec une lenteur calculée, elle effaça la trace de son intrusion et referma les fenêtres de navigation. Le silence revint, seulement troublé par le souffle des ventilateurs. Elle se leva, les muscles des jambes tendus comme des cordes de piano, et lissa sa robe de soie noire. Le contact du tissu froid contre ses cuisses lui rappela sa condition de spectre dans une boîte de verre.

La porte coulissa dans un sifflement pneumatique. Le couloir n'était qu'un tunnel de grisaille éclairé par des bandes de LED encastrées au sol. L'esthétique de Viktor était une agression : pas d'ornement, pas de faiblesse, rien que la force brute de la structure. Elle marcha vers le grand salon. Ses talons ne produisaient aucun bruit sur le tapis de laine épaisse, une île de confort dérisoire dans cet océan minéral.

Viktor se tenait debout devant la baie vitrée monumentale. Dehors, la forêt pétrifiée de l'Oblast de Léningrad n'était qu'une masse de ténèbres striée par la neige. La lumière de la pièce se reflétait sur la vitre, superposant l'image du prédateur à celle des arbres morts. Il ne se retourna pas, mais elle vit ses épaules se raidir. Il l'avait

sentie. Il connaissait chaque modification de son rythme respiratoire.

— Tu as terminé ? Sa voix était un grondement sourd, dépourvu d'inflexion, qui semblait sourdre directement des parois de béton.

— Oui, répondit-elle. Son propre timbre lui parut étranger, plus stable, plus dense.

Il se tourna lentement. La lumière crue soulignait les angles tranchants de son visage, la cicatrice barrant son arcade, et le vide absolu de son regard gris acier. Chaque pas qu'il faisait vers elle était une menace feutrée. Il s'arrêta à quelques centimètres, envahissant son espace, lui imposant son parfum boisé mêlé à l'odeur âcre du tabac froid.

Il leva une main. Elena ne cilla pas. Les doigts de Viktor se refermèrent sur son menton — une pression ferme, marquant une possession totale. Il l'obligea à lever le visage. Ses pouces caressèrent la ligne de sa mâchoire avec une lenteur de reptile.

— Tu es étrangement calme, Elena. Ton cœur ne bat pas la chamade comme d'habitude.

Il plaça le bout de ses doigts sur sa carotide. Il cherchait la faille, le tressaillement qui trahirait la peur ou l'excitation. Elle se concentra sur l'image du signal de trahison, sur ce secret qui brûlait dans ses veines comme un acide. Elle savoura le poids de son mensonge. C'était son premier bouclier.

— C'est le froid, dit-elle. La maison est une glacière ce soir.

Le pouce de Viktor appuya plus fort, juste sous l'oreille, là où la peau est la plus fine. Une douleur sourde irradiait, qu'elle accueillit avec gratitude. C'était une sensation réelle, une preuve qu'elle était encore là, tapie derrière le masque de la soumission.

— Le froid ne t'a jamais calmée. Il te rendait nerveuse. Tu détestes l'isolement, tu détestes cet hiver.

Il la scruta, fouillant ses yeux à la recherche d'une hésitation. Le silence s'étira, physique, comme une masse d'air comprimé entre leurs corps. Elena sentait la chaleur de Viktor, cette fournaise contrôlée qui dissimulait une violence prête à éclater. Il était le maître absolu, et il n'avait aucune idée que les fondations de son royaume se fissaient déjà.

— Peut-être que je m'habitue à ma cage, murmura-t-elle.

Un pli apparut entre ses sourcils. Il n'aimait pas cette réponse. Il préférait la résistance, le frisson de la lutte qu'il finissait toujours par écraser. Cette docilité soudaine était une variable inconnue. Il lâcha son menton pour glisser sa main sur sa nuque, ses doigts s'emmêlant brutalement dans ses cheveux noirs. Il l'attira contre lui, forçant son corps à s'écraser contre le sien. Le contact fut sauvage. La boucle de sa ceinture de cuir s'enfonça dans son ventre.

— Ne t'habitue à rien, Elena. L'habitude est le premier pas vers la négligence. Et je n'en autorise aucune ici.

Il se pencha, ses lèvres effleurant son oreille. Son souffle était brûlant.

— J'ai reçu des rapports inquiétants du Sud. Le monde extérieur devient instable. Mais ici, tu es en sécurité. Tu es ma garantie.

Elle ferma les yeux. *\*En sécurité.\** Le mot résonna comme une insulte. Elle imagina les assaillants, à trois heures du matin, s'engouffrant par le périmètre Nord. Elle imagina Viktor, ce dieu de béton réduit à sa simple condition de chair vulnérable. La pensée lui procura une décharge de dopamine si intense qu'elle craignit qu'il ne la ressentisse à travers sa peau.

— Je sais, Viktor. Je sais exactement ce que je suis pour toi.

Il la repoussa légèrement pour la détailler à nouveau. Une lueur de méfiance, une intuition de prédateur, passa dans son regard. Il ne pouvait nommer ce qu'il percevait, car Elena était devenue un miroir sombre.

— Tu vas aller dans ta chambre, ordonna-t-il d'une voix tranchante. Tu n'en sortiras pas avant que je vienne te chercher. La sécurité passe en protocole de verrouillage. Une simple précaution.

Elle fit demi-tour, sentant son regard peser sur son dos jusqu'à la porte. Elle marchait avec une fluidité nouvelle, celle d'une initiée. En remontant l'escalier de pierre polie, elle croisa Mikhail, l'un des gardes. L'homme crispa ses mains sur son arme automatique. Était-ce lui ? Elle eut une envie irrépressible de lui sourire, de briser le protocole juste pour savourer sa terreur. Mais elle garda son visage de marbre.

Dans sa suite, Elena ne s'allongea pas. Elle posa son front contre la vitre. Le froid était un scalpel. 23:42.

Quatre heures de règne restaient à Viktor Sokolov. Elle aurait pu marchander cette information contre sa liberté, mais elle savait que Viktor ne libérerait jamais ce qu'il possédait. S'il survivait par elle, il l'enchaînerait plus solidement encore, par une gratitude toxique. S'il mourait, elle risquait d'être emportée. Mais dans ce sursis, elle savourait l'idée que sa volonté décidait de l'issue de la nuit.

01:30.

Le silence devint un poids sur ses poumons. Elle se remet au lit, allongée sur les draps de lin gris, les yeux fixés sur le plafond où les ombres des arbres dessinaient des griffes mouvantes. Elle se demanda si un homme comme lui rêvait, ou s'il n'avait

que des plans de contingence.

02:10.

Des pas lourds dans le couloir. Viktor.

Il entra sans frapper, silhouette massive occultant la lumière. Il avait ôté sa cravate, paraissant fatigué comme un métal prêt à rompre. Il s'assit sur le bord du lit et posa sa main large sur le ventre d'Elena.

— Je n'arrive pas à dormir, dit-il d'un murmure rocailleux. Le silence est trop fort ce soir. Comme si la forêt s'était rapprochée.

Ses doigts remontèrent vers son sternum, s'arrêtant juste au-dessus de son cœur, comme pour capter un message codé.

— Tu es trop calme, Elena. On dirait que tu attends quelque chose.

Elle pressa sa propre main sur la sienne, écrasant ses doigts contre sa chair.

— J'attends que la nuit se termine, Viktor. C'est tout.

Il se pencha, l'enveloppant de sa masse et de son odeur de tabac.

— Tu es la seule chose réelle dans ce monde de simulacres, murmura-t-il. Tout le reste n'est que poussière et sang. Mais toi... tu es ma constante.

L'ironie fut un coup de poignard. Il l'appelait sa constante au moment où elle orchestrait sa chute. Elle ressentit une pitié étrange. Il avait construit une forteresse pour exclure le monde, mais il avait laissé entrer le virus.

— Dors, Viktor. Je serai là quand tu te réveilleras.

Il s'allongea à côté d'elle, sans se déshabiller, son arme à portée de main. Elena resta immobile dans son étreinte. 02:45. Dans quinze minutes, les ombres prendraient vie. Elle sentait le cœur de Viktor battre contre son dos. Il s'était endormi, ou simulait une confiance ultime.

03:00.

Rien.

Le silence persista. Dix secondes. Vingt. La forêt restait muette. L'attente devint une torture. Puis, au loin, le bruit d'un verre qui se brise. Un son cristallin, minuscule.

Viktor ne bougeait pas, mais son corps se mua instantanément en acier. Il n'avait jamais dormi. Il se redressa avec une lenteur de fauve, la main glissant sous l'oreiller. Son visage était un masque de pierre.

— Reste sous le lit, ordonna-t-il, la voix n'étant plus qu'un sifflement de lame.

Il vérifia son arme avec un cliquetis sec qui déchira l'obscurité. Il se dirigea vers la porte, chaque mouvement empreint d'une froideur tactique. Mais au seuil, il s'arrêta. Il se tourna vers elle. La lueur rouge de l'horloge éclaira ses yeux, et elle y vit une reconnaissance sauvage.

— Tu savais, n'est-ce pas ?

Ce n'était pas une question. Il avait compris que son calme était une trahison. Et dans son regard, il n'y avait aucune colère, seulement une admiration brutale. Il l'avait enfin créée à son image.

Il sortit et le verrou électronique se clencha. Elena se leva. Dehors, les premiers coups de feu déchirèrent la nuit — des détonations étouffées par le béton, mais qui vibrèrent jusque dans ses os. Elle ne se cacha pas. Elle retourna à la fenêtre pour regarder l'ombre et la lumière se battre sur la neige.

Quel que soit celui qui sortirait vivant de ce couloir, il ne trouverait plus la poupée de cire qu'il avait achetée. Il trouverait une femme qui avait appris à aimer le goût du secret. La transformation était achevée. Le béton pouvait s'écrouler ; elle était déjà libre.

# Chapitre 10

## L'Analytique du Désir

Le silence qui succéda aux détonations fut plus assourdissant que le fracas des balles. Ce n'était pas un vide, mais une saturation : électricité statique, poussière de plâtre s'infusant dans les tapis de laine, et cette odeur âcre de poudre qui rampait sous les portes. Elena demeura immobile contre la fenêtre. Ses doigts, soudés à la vitre glacée, ne tremblaient plus. Ils étaient engourdis, rendus insensibles par le gel du verre et la certitude de l'inéluctable.

Le verrou électronique de la suite émit un clic. Sec. Définitif.

Viktor entra. Il ne portait aucune égratignure, pas une tache de sang ne souillait la blancheur chirurgicale de sa chemise, mais l'air sembla se raréfier autour de lui. Il tenait son arme le long de la cuisse, prolongement naturel d'un corps sculpté pour la violence. Ses yeux ne balayèrent pas la pièce à la recherche d'assaillants résiduels ; ils se clouèrent sur elle. C'était un regard de géomètre, une évaluation de structure visant à repérer la faille de soutènement avant l'effondrement total de l'édifice.

— Viens, dit-il simplement.

Sa voix n'était pas un cri, mais un murmure de basse fréquence qui fit vibrer la cage thoracique d'Elena. Elle obéit. Ses pieds nus sur le béton poli enregistraient chaque irrégularité microscopique du sol. Elle le suivit dans les couloirs où l'odeur de mort était déjà étouffée par le système de ventilation injectant des bouffées d'ozone pour purifier l'atmosphère. Ils descendirent vers les niveaux inférieurs, là où l'architecture brutaliste abandonnait toute prétention au luxe pour ne conserver que la force brute de la matière.

Il l'emmena dans la salle d'analyse, un cube de béton et de verre renforcé situé sous la ligne de gel du sol russe. La pièce était stérile, baignée par des dalles LED d'un blanc spectral qui ne laissaient aucune place aux ombres. Au centre, une table en acier brossé et deux chaises scellées. L'air y était plus dense, saturé de métal et de détergents industriels.

Viktor posa son arme. Le claquement du polymère contre l'acier résonna comme un second coup de feu.

— Assieds-toi.

Elle s'exécuta, la soie fine de son déshabillé n'offrant aucun rempart contre le froid du siège. Viktor resta debout, sa silhouette massive occultant la lumière. Il ne la touchait pas, ne la menaçait pas. Il se contentait de la disséquer du regard, la tête légèrement inclinée, comme s'il étudiait un spécimen dont le comportement venait d'invalider une décennie de recherches.

— J'ai trouvé le transpondeur, commença-t-il. Dans la doublure de ton sac. Une technologie basse fréquence, indétectable pour les scanners standards que j'utilise pour mes invités. Mais je ne t'ai jamais considérée comme une invitée.

Il fit un pas vers elle, ses souliers de cuir crissant sur le béton.

— C'était ingénieux. Le signal n'était activé que par une pression spécifique, un code morse tactile. Tu envoyais mes horaires, mes protocoles, la rotation des gardes. Tout cela pendant que tu mangeais à ma table. Pendant que tu simulais l'extase dans mon lit.

Elena sentit son cœur cogner contre ses côtes, oiseau affolé dans une cage de métal. Ses mains, jointures blanchies, s'étaient crispées sur ses genoux. Elle refusait de

baisser les yeux, cherchant dans le regard de Viktor une étincelle de fureur qui aurait été plus supportable que cette curiosité clinique.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Tu connais la réponse. Tu ne possèdes que ce qui accepte de l'être.

Il esquissa un demi-sourire, un mouvement de lèvres dépourvu de chaleur qui souligna la dureté de son visage.

— La possession est une question de physique, pas de consentement. La gravité ne demande pas la permission à la pierre pour la maintenir au sol.

Il contourna la table et s'arrêta juste derrière elle. Elena sentit la chaleur de son corps, une radiation thermique qui brûlait l'air froid. Ses mains se posèrent sur ses épaules. Grandes, lourdes. Il n'exerça aucune pression, mais elle se sentit clouée, incapable de respirer. Ses doigts remontèrent lentement, effleurant la naissance de son cou, s'attardant sur la pulsation erratique de sa carotide.

— Ton pouls est à cent dix battements par minute, murmura-t-il à son oreille. Tes pupilles sont dilatées. Ta peau est couverte d'une sueur froide malgré la climatisation. Ton corps me dit que tu as peur de mourir. Et pourtant, ton regard me dit que tu recommencerais.

— Je ne suis pas une pierre, Viktor. Et tu n'es pas la gravité.

Il saisit son menton, l'obligeant à basculer la tête en arrière. De cet angle, il paraissait titanique, une divinité de béton dont le jugement était inéluctable. Ses yeux étaient d'un gris d'orage, profonds et insondables.

— Tu es bien plus fascinante qu'une pierre, admit-il d'une voix presque tendre, ce qui

était la chose la plus terrifiante qu'elle ait jamais entendue. Tu as simulé la soumission avec une précision telle que j'ai cru en ton inertie. Tu as utilisé ma propre paranoïa contre moi, sachant que si tu ne résistais pas, je finirais par relâcher ma vigilance.

Il relâcha sa prise, mais resta si proche qu'elle inhalait l'odeur de son tabac de luxe et celle, plus subtile, de sa peau chauffée par l'adrénaline.

— Qui t'a fourni ce matériel ?

— Ça n'a aucune importance.

— Tout a une importance dans cette équation, Elena. Le vecteur, la motivation, le prix. Ton père ? Trop lâche. Tes anciens amants ? Enterrés ou brisés. Alors, qui ?

Elle resta muette. Le silence s'étira, épais comme de la poisse. Dans cette cellule de verre, chaque seconde pesait des tonnes. Elle vit une veine battre sur la tempe de Viktor, seul vestige de l'intensité qui bouillonnait sous sa surface imperturbable.

— Tu penses que ton silence est une forme d'autonomie. Tu penses que c'est la seule chose que je ne peux pas t'arracher. Erreur de calcul. Le silence est un vide. Et je déteste le vide. Je le remplis toujours.

Il s'assit en face d'elle, croisant les jambes avec une élégance glaciale. Il prit un stylo en argent sur la table et commença à le faire pivoter entre ses phalanges. Le cliquetis régulier devint une torture métronomique.

— Parlons de la trahison. Dans mon monde, c'est une variable que l'on élimine par la violence. C'est propre. Mais avec toi, la violence serait un gâchis de ressources. Tu n'as pas agi par haine, n'est-ce pas ? Tu as agi par nécessité biologique. Comme un animal cherchant l'issue d'une cage électrifiée.

Elena serra les dents à s'en briser la mâchoire.

— Tu me parles comme si j'étais un sujet d'étude.

— Tu l'es. Tu es le seul élément de ma vie que je n'ai pas pu coder. Ce soir, mes hommes ont abattu six mercenaires dans le hall. Le verre de mon bureau est criblé d'impacts. Et tout ce que je ressens, c'est une curiosité dévorante pour le mécanisme qui t'a permis de me regarder dans les yeux pendant que tu signalais mon arrêt de mort.

Il se pencha, les avant-bras posés sur l'acier.

— Montre-moi, Elena. Montre-moi cette femme qui a décidé que ma vie ne valait pas sa liberté. Ne cache pas tes mains. Ne baisse pas les yeux. Je veux voir la traîtresse. Je veux voir celle qui a eu le courage de me défier alors qu'elle n'a que son souffle pour se défendre.

Elena sentit une vague de chaleur l'envahir, mélange de honte et d'une excitation révoltante. C'était la toxicité de leur lien : il la mettait à nu psychologiquement, et ce faisant, il lui conférait une importance qu'elle n'avait jamais ressentie ailleurs. Pour lui, elle n'était plus une monnaie d'échange. Elle était son adversaire. Son égale dans l'ombre.

— J'ai voulu te détruire parce que c'est la seule façon de cesser d'exister à travers toi, lâcha-t-elle enfin. Chaque fois que tu me touches, tu réécris qui je suis. Je voulais retrouver la version de moi qui ne te connaissait pas.

— Cette version est morte le jour où tu as franchi le seuil de ce domaine, répliqua-t-il sans pitié. Il n'y a pas de retour en arrière. Il n'y a que ce qui survit à la collision.

Il se leva brusquement, contourna la table et saisit ses mains. Les siennes étaient

brûlantes. Il força ses doigts à s'ouvrir, révélant les paumes rougies par la crispation.

— Regarde ce que tu te fais. Tu te brises de l'intérieur pour essayer de briser l'extérieur. C'est inutile.

D'un mouvement sec, il la souleva. Elle n'était qu'une plume de soie contre son armure de laine et de muscles. Il la porta vers la paroi de verre qui donnait sur la forêt enneigée, plongée dans l'obscurité totale de la nuit russe. Les projecteurs de sécurité balayaient la lisière des bois, créant des éclats de lumière crue sur la neige.

— Regarde dehors, ordonna-t-il en la pressant contre le verre. C'est ça, la liberté ? Des loups, un gel à pierre fendre et des mercenaires qui t'auraient vendue au plus offrant avant que ton corps ne soit refroidi ?

Elena sentit le froid du verre sur son front et la chaleur de Viktor contre son dos. Prise entre deux pôles, métaphore physique de son existence.

— Au moins, j'aurais été vendue par quelqu'un d'autre que ma propre famille, rétorqua-t-elle d'une voix brisée.

Viktor plongea ses doigts dans ses cheveux, tirant doucement pour exposer sa gorge. Il ne l'embrassa pas. Il appuya son visage contre sa peau, inhalant son odeur avec une intensité fanatique.

— Tu ne seras plus jamais vendue. Parce que tu n'as plus de prix. Ta trahison a scellé ton sort plus sûrement que n'importe quel contrat. Je ne peux plus te laisser partir, non parce que je te possède, mais parce que tu es la seule à avoir vu la faille et à avoir tenté de t'y engouffrer.

Il la retourna pour lui faire face. Ses mains encadrèrent son visage, ses pouces caressant ses pommettes avec une précision millimétrée.

— Je vais t’isoler. Ce domaine sera ton univers. Je vais réduire ton monde jusqu’à ce qu’il ne reste plus que cette pièce, ce lit, et moi. Je vais analyser chaque frisson jusqu’à savoir à quel instant précis l’idée de me trahir est née. Je ne te punirai pas par la douleur physique, Elena. Ce serait trop simple. Je vais te punir par ma présence constante. Je vais devenir ton oxygène et ton poison.

— Tu ne pourras jamais contrôler mes pensées.

— Peut-être pas. Mais je vais passer le reste de ma vie à essayer. Et dans ce processus, tu oublieras qu’il existe un monde au-delà de ces murs. Tu oublieras ton propre nom s’il n’est pas prononcé par ma bouche.

Il se pencha, ses lèvres effleurant les siennes sans jamais conclure le baiser. Une torture de proximité.

— Dis-le. Dis que tu m’appartiens désormais par choix, parce que ton échec t’a rendue mienne.

— Jamais.

— Tes yeux le disent déjà. Ton cœur le scande contre ma poitrine.

Il l’embrassa alors, mais ce n’était pas un baiser ; c’était une invasion, une réclamation territoriale brutale. Elena sentit ses genoux fléchir, non par faiblesse, mais par un vertige existentiel. Elle avait tenté de le détruire, et le résultat était qu’il la tenait plus fermement que jamais. Elle avait cherché la liberté et avait trouvé l’absolu d’une obsession sans limites.

Il se recula, la laissant haletante. Il ramassa son arme et la remit à sa ceinture, reprenant son ton de chef d’entreprise gérant une crise mineure.

— Les gardes vont nettoyer les débris. Demain, nous commencerons la reconstruction. Pas seulement des murs, Elena. De nous.

Il se dirigea vers la porte, mais s'arrêta sur le seuil sans se retourner.

— Ne cherche pas d'issue. Il n'y en a pas. Le béton de cette maison est mélangé à mon sang. Et désormais, au tien.

Il sortit. Le bruit du verrou fut le point final d'un chapitre de sa vie. Elle resta seule dans la lumière crue, entourée de béton et de verre incassable. Elle regarda ses mains. Elles ne tremblaient plus. Elle s'approcha de la table et s'y assit, la peau nue contre le métal.

Elle avait perdu la bataille, mais elle avait vu quelque chose dans les yeux de Viktor qu'elle n'avait jamais décelé auparavant. Une fêlure. Une peur. Il ne l'avait pas isolée par force, mais par terreur de la voir exister en dehors de son champ de vision.

Elle posa sa tête sur l'acier froid. Le silence n'était plus le même. Il était chargé d'une promesse toxique, d'un futur où chaque souffle serait une négociation. Elle était la prisonnière d'un dieu de béton, mais elle venait de découvrir que même les dieux pouvaient être asservis par leurs propres créations.

Dehors, la neige continuait de tomber, effaçant le sang, rendant au domaine sa pureté stérile. Elena ferma les yeux. Viktor avait raison : elle n'oublierait jamais. Mais ce qu'il ignorait, c'est que dans son isolement, elle aurait tout le temps de traquer la prochaine faille. Car si la gravité maintient la pierre au sol, elle finit aussi, avec le temps, par faire s'écrouler les montagnes.

Elle sentit l'air froid de la climatisation caresser sa peau. Elle était ici pour toujours. Et pour la première fois, cette pensée ne la fit pas reculer. Elle l'accepta comme on

saisit une arme. La transformation était totale. Elle n'était plus la victime. Elle était le venin que Viktor avait choisi d'ingérer pour se sentir vivant.

La porte s'ouvrit à nouveau. Un garde masqué apporta un plateau : un verre d'eau et un sédatif.

— Monsieur Sokolov insiste pour que vous vous reposiez.

Elena prit le verre. L'eau était pure. Elle fixa son propre reflet dans la visière de l'homme. Elle n'y vit plus de peur. Elle n'y vit qu'une détermination glacée, miroir de celle de son geôlier.

Elle avala la pilule et s'allongea sur le banc de béton. Le sommeil viendrait, petite mort temporaire avant que la guerre psychologique ne reprenne à l'aube. Elle n'avait plus besoin de transpondeur. Elle était devenue le signal. Et Viktor, dans sa forteresse, était désormais celui qui écoutait, désespérément, le bruit de son propre monde qui commençait à se fissurer sous le poids d'une seule volonté refusant de mourir.

Le dernier son qu'elle perçut fut le gémissement de la forêt sous le vent d'hiver, un rire sauvage contre la prétention des hommes à vouloir dompter ce qui est né pour être libre. Ou pour être détruit. Dans l'obscurité, la frontière entre les deux n'était plus qu'un souvenir.

# Chapitre 11

## Assaut Thermique

La vibration ne naquit pas dans l'air, mais dans l'ossature même du bâtiment, un bourdonnement infrasonique qui fit tressaillir les fondations avant d'atteindre les tympanes d'Elena. Ce n'était pas une alerte conventionnelle, mais le gémissement des structures sous une contrainte indicible. Puis, le silence clinique fut déchiré par une série de percussions sourdes, des impacts qui ne cherchaient pas à briser les vitres blindées, mais à court-circuiter les nerfs numériques qui les maintenaient closes. L'assaut venait de commencer.

Elena se redressa sur son lit de pierre, la peau violemment arrachée à la torpeur du sédatif. L'air saturé d'ozone de sa cellule de luxe s'était brusquement chargé d'une odeur âcre, un mélange de polymères brûlés et d'accélérateur chimique. Les lumières blanches, d'ordinaire si stables, vacillèrent avant de virer à un rouge hémorragique : le mode d'urgence activé par l'intelligence artificielle du domaine. Le sanctuaire de Viktor, ce temple de verre et de mort, était violé. Pour la première fois depuis qu'elle avait été cédée comme une simple ligne comptable dans un registre de dettes, le chaos s'invitait dans l'ordre absolu de son bourreau.

Elle se leva, ses pieds nus foulant le sol glacé. Les murs semblaient respirer une chaleur artificielle, une contre-mesure thermique destinée à brouiller les capteurs des assaillants. Elle s'approcha de la baie vitrée qui dominait la forêt de Leningrad. Dehors, la nuit n'était plus qu'un théâtre d'ombres mouvantes. Des silhouettes équipées de combinaisons isolantes progressaient à travers les sapins pétrifiés par le gel, leur présence trahie par les jets de vapeur que crachaient leurs lances thermiques. Les créanciers du sang. Ceux à qui son propre père avait promis sa vie avant que Viktor ne rachète la créance pour s'approprier le droit de la briser lui-même.

Un impact plus violent que les autres fit voler en éclats le verrou électronique de sa porte. Elle se retourna, le cœur battant contre ses côtes comme un oiseau pris au piège. Le panneau coulissa dans un sifflement d'air comprimé. Personne. Les couloirs étaient vides, baignés dans cette lumière écarlate qui rendait chaque recoin menaçant. L'opportunité était là, obscène de simplicité. Viktor devait diriger la défense depuis le centre de commandement souterrain. Il l'avait oubliée. Ou peut-être l'utilisait-il comme un appât, une variable sacrificable pour attirer les loups dans une zone de tir croisé.

Elle s'élança dans le corridor, ses muscles encore engourdis par le sommeil chimique. Elle connaissait la géométrie de cette prison par cœur. À chaque intersection, le grain du béton brut semblait vouloir retenir sa peau, comme si la maison elle-même était une extension du corps de Viktor, une entité possessive refusant de la laisser partir. Elle croisa le corps d'un garde affalé contre une colonne de verre. Son masque tactique était brisé, révélant un visage jeune, figé dans une surprise éternelle. Elle ne ressentit rien. Ni pitié, ni dégoût. Juste l'urgence viscérale de la proie qui perçoit une faille dans l'enclos.

Elle atteignit l'aile ouest, là où les baies vitrées avaient été affaiblies par les charges de rupture. Le froid de l'hiver russe s'engouffra par une brèche, une lame de rasoir glacée qui lui coupa le souffle. Elle grimpa sur un rebord de marbre, ignorant les éclats de verre qui entamaient la plante de ses pieds. La douleur était une ancre, une preuve de sa propre existence en dehors des manipulations psychologiques de Viktor. Elle sauta.

La neige l'accueillit avec une brutalité étouffante. Elle s'enfonça jusqu'aux genoux dans une poudreuse cristallisée qui dévorait sa chaleur corporelle. Derrière elle, le domaine ressemblait à un monolithe de basalte encerclé par des feux follets. Elle courut vers la lisière des bois, là où l'obscurité promettait un néant salvateur. Ses poumons brûlaient. Chaque inspiration était une agression, l'air à moins trente degrés

solidifiant l'humidité de ses bronches.

Mais dans cette forêt, la liberté n'avait pas l'odeur de l'espoir. Elle avait le goût du fer et de la terre morte.

Après quelques minutes de course désordonnée, le silence des grands arbres retomba sur elle, plus oppressant encore que le vacarme des explosions. Elle s'arrêta pour reprendre son souffle, appuyée contre un tronc dont l'écorce rugueuse lui écorcha l'épaule. C'est alors qu'elle le comprit. Cette sensation de picotement à la base de son crâne, cette certitude d'être observée non pas par des yeux, mais par quelque chose de plus vaste, de plus technologique.

Elle leva les yeux vers le ciel nocturne. Un drone de surveillance stationnait au-dessus d'elle, ses capteurs infrarouges fixés sur sa trace. Elle n'était qu'une tache thermique sur un écran tactique, une signature de chaleur égarée dans un monde de zéro absolu. Viktor ne l'avait pas oubliée. Il l'observait mourir.

— Tu penses vraiment que la forêt est plus clémente que moi, Elena ?

La voix ne venait pas du ciel, mais de l'obscurité devant elle. Une silhouette se détacha d'un amas de rochers givrés. Viktor. Il ne portait pas d'armure, juste un manteau de laine noire qui semblait absorber la lumière des étoiles. Il n'avait pas besoin d'arme. Il était la force de gravité de cet univers.

— Je préfère geler ici que de respirer ton air recyclé, cracha-t-elle, bien que ses dents s'entrechoquent si violemment qu'elle en eut mal à la mâchoire.

Il fit un pas vers elle. La neige ne crissait pas sous ses bottes ; elle semblait se soumettre.

— L'air de cette forêt appartient à ceux qui peuvent le dompter. Tes poumons se

gorgent d'eau, Elena. Ton sang ralentit. Dans dix minutes, tes doigts ne sentiront plus rien. Dans vingt, ton cœur décidera que l'effort n'en vaut plus la peine. Est-ce là l'autonomie que tu cherchais ? Une mort anonyme sous un sapin pour me prouver que tu peux m'échapper ?

Il s'approcha encore. Elle voulut reculer, mais ses jambes refusèrent de lui obéir. Le froid n'était plus une douleur, c'était une anesthésie traîtresse qui l'enveloppait dans un linceul de coton.

— Je ne suis pas une monnaie d'échange, murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle.

— Tu l'as été, répondit-il en posant une main gantée sur sa joue. Sa main était chaude, d'une chaleur presque indécente. Mais ici, tu es bien plus que cela. Tu es le seul élément de mon monde que je ne peux pas reconstruire si tu disparais.

Le rapprochement fut brutal. Il saisit son visage, l'obligeant à croiser son regard d'acier. Il n'y avait aucune tendresse dans ses yeux, seulement cette obsession clinique, cette volonté de possession qui l'avait toujours terrifiée. Il approcha ses lèvres de son oreille, son souffle brûlant sa peau glacée.

— Les hommes qui ont attaqué ma maison sont venus pour te reprendre. Ils pensent que tu leur appartiens. Ils sont morts, Elena. Tous. J'ai fait saturer les conduits d'aération avec du gaz thermobarique. Ils ont brûlé de l'intérieur pendant que tu courais dans la neige.

Le contraste entre la violence de ses paroles et la force de son étreinte provoqua un court-circuit dans l'esprit d'Elena. Ses genoux lâchèrent. Elle tomba contre lui, son corps cherchant instinctivement la chaleur de son bourreau. C'était la trahison ultime de sa propre biologie. Son esprit voulait la fuite, son corps réclamait la soumission pour survivre.

Viktor l'enveloppa dans son manteau, la serrant contre sa poitrine avec une force qui manquait de lui briser les côtes. Ce n'était pas une étreinte, c'était une mise en cage.

— Tu m'as laissé partir, accusa-t-elle dans un sanglot étouffé.

— Je voulais que tu vois la vérité, murmura-t-il, sa voix vibrant contre son crâne. La liberté, c'est le vide. C'est ce froid qui est en train de te tuer. Ma protection est une prison, certes, mais c'est la seule chose qui te sépare du néant. Choisis, Elena. La forêt, ou l'enfer de ma présence.

Il la souleva sans effort, la portant comme un trophée. Il commença à marcher vers le domaine qui brûlait encore doucement dans la nuit, forteresse de lumière au milieu du désert de glace.

Le trajet de retour fut une agonie de sensations contradictoires. Elena sentait la chaleur revenir dans ses membres, une brûlure atroce qui lui donnait envie de hurler. Ses orteils, ses mains, tout semblait être piqué par des milliers d'aiguilles chauffées à blanc. Viktor ne disait rien, ses pas réguliers marquant le rythme de sa réincarcération. Ses sauveurs potentiels n'étaient plus que des cendres, et elle revenait vers l'homme qui les avait transformés en poussière.

Lorsqu'ils franchirent le seuil, l'odeur de la mort les accueillit. Une brume résiduelle flottait dans le hall, et des équipes de nettoyage en combinaisons NBC s'affairaient déjà. Viktor ne s'arrêta pas. Il monta l'escalier monumental, l'emmenant vers ses quartiers privés, une zone interdite.

Il la déposa dans une salle de bain de pierre noire et de vapeur. L'eau coulait déjà dans une vasque de basalte, fumante, promettant une douleur purificatrice.

— Déshabille-toi, ordonna-t-il.

Elena hésita, ses doigts luttant avec les boutons de sa chemise de nuit trempée. Elle chercha une trace de triomphe dans ses traits, mais ne trouva qu'une détermination froide.

— Pourquoi m'avoir ramenée ? Tu aurais pu me laisser mourir et dire à tes créanciers que j'avais péri. Tu aurais été quitte.

Viktor retira son propre manteau, révélant des avant-bras marqués par de vieilles cicatrices. Il s'approcha d'elle et, d'un geste sec, déchira le tissu de sa chemise de nuit de haut en bas. Elle sursauta, ses bras se croisant instinctivement sur sa poitrine.

— Parce que tu es la seule chose qui me résiste encore, dit-il en la forçant à entrer dans l'eau brûlante. Et je ne supporte pas l'idée que le froid réussisse là où j'ai échoué. Je ne te possède pas encore totalement, Elena. Tu as encore cette étincelle de haine dans les yeux. C'est cette étincelle que je veux voir s'éteindre sous moi, et non sous la neige.

L'eau chaude fut un choc systémique. Elle se griffa les bras pour apaiser la démangeaison insupportable du dégel. Viktor s'assit au bord de la vasque, l'observant avec une intensité prédatrice. Elle n'était plus qu'une pièce d'orfèvrerie qu'il restaurait après l'avoir délibérément laissée s'abîmer.

— Tu es un monstre, haleta-t-elle.

— Je suis le monstre que tu as choisi, répliqua-t-il. Tu n'as pas cherché la liberté dans les bois. Tu cherchais à savoir si j'attachais assez d'importance à ma propriété pour risquer de sortir.

La vérité la frappa plus durement que le froid. Elle s'enfonça davantage dans l'eau. Il avait raison. Sa fuite était une provocation désespérée pour obtenir une preuve de son

obsession. Dans ce jeu de pouvoir, elle venait de lui livrer l'arme ultime : la confirmation qu'elle avait besoin de son emprise pour se sentir exister.

Viktor se leva brusquement, rompant le contact visuel.

— Une fois réchauffée, un médecin viendra. Tu ne sortiras plus de cette aile. La porte de ta chambre sera remplacée par une paroi d'acier. Tu as voulu goûter à l'extérieur. Voici le prix : l'horizon se rétrécit encore.

Il se dirigea vers la sortie, mais s'arrêta net.

— Et ne t'avise plus jamais de me tester. La prochaine fois, je pourrais décider que la cryogénie est une méthode de conservation plus efficace que la vie.

Il sortit, la laissant seule dans l'eau qui commençait déjà à tiédir. Elena ferma les yeux. Elle avait cru manipuler son obsession, elle n'avait fait que resserrer les chaînes. Mais alors qu'elle glissait sous la surface pour un instant de silence total, une pensée victorieuse émergea.

S'il l'avait ramenée, s'il avait risqué sa vie alors que ses ennemis brûlaient, c'était parce qu'il était incapable de vivre dans un monde où elle ne respirait pas son air. Elle était sa prisonnière, mais il était l'esclave de son besoin de la posséder.

Elle remonta à la surface, les poumons brûlants, un sourire glacial étirant ses lèvres. L'assaut extérieur était terminé. La guerre d'usure, elle, ne faisait que commencer. Elle n'était plus la monnaie d'échange d'un père lâche, elle était devenue l'addiction d'un tyran. Et dans le monde de Viktor Sokolov, les addictions finissaient toujours par consumer celui qui refusait de s'en sevrer.

Elle sortit de l'eau et s'enveloppa dans un peignoir de soie noire. Elle marcha vers la fenêtre. La forêt de Leningrad était de nouveau calme, un linceul blanc recouvrant les

cadavres. Elle posa sa main contre la vitre. Le verre était froid, mais elle ne frissonna pas. Elle était devenue une extension de cette architecture brutale. Une créature de nerfs et d'acier, attendant patiemment que les fondations de son geôlier ne finissent par céder sous le poids de sa propre dévotion.

Dans le couloir, le bruit lourd de la nouvelle porte résonna. Le son du verrouillage définitif. Elle ne recula pas. Elle s'assit sur le lit, fixant le métal, prête. Viktor pensait avoir gagné une bataille, mais il venait de s'enfermer avec la seule personne capable de le détruire de l'intérieur. Elle n'avait plus besoin de forêt. Elle allait transformer cette cage en un laboratoire de dévastation.

Le froid n'était plus dehors. Il était en elle, une arme silencieuse dont elle apprendrait, jour après jour, à régler la puissance pour tout consumer.

# Chapitre 12

## L'Extraction

Le silence du domaine ne ressemblait pas à une absence de bruit, mais à une compression de l'air, une masse physique qui pesait sur les tympans avec la lourdeur du béton brut. Dans cette aile isolée, l'odeur du désinfectant clinique se mêlait à celle, plus sourde, du cuir froid et de la forêt pétrifiée qui remontait des soupiraux. Elena était assise sur le rebord du lit, les mains enfoncées dans la soie noire de son peignoir. Elle sentait chaque fibre du tissu gratter sa peau encore hypersensible. Le passage brutal de la neige de l'Oblast à la tiédeur forcée de la chambre avait déclenché une réaction nerveuse violente : des millions d'aiguilles invisibles lui transperçaient les membres, un fourmillement douloureux marquant le retour du sang dans ses capillaires malmenés. Elle fixait la nouvelle porte. Une plaque d'acier brossé, sans poignée, encastrée dans le mur. Viktor n'avait pas seulement verrouillé sa sortie ; il avait scellé son périmètre avec la même froideur qu'on referme un coffre-fort après y avoir déposé une valeur dont on craint le vol.

Elle entendit le sifflement pneumatique avant même de percevoir le bruit des pas. Le mécanisme était fluide, presque imperceptible, mais dans ce vide sonore, il résonna comme une détonation. La paroi coulissa. Viktor entra, apportant avec lui une bouffée d'air saturé d'ozone et le parfum métallique du givre qui s'accrochait encore à son manteau de laine sombre. Il ne la regarda pas immédiatement. Il s'arrêta au centre de la pièce pour retirer ses gants de cuir un doigt après l'autre, un geste d'une lenteur délibérée, presque rituelle. Ses mouvements possédaient cette économie de force propre aux bêtes qui savent que leur proie est acculée. Elena sentit ses muscles se contracter, un réflexe de survie qui précédait toute analyse.

— Allonge-toi, ordonna-t-il.

Sa voix était basse, dénuée d'inflexion, une lame de rasoir glissant sur du velours. Ce n'était pas une suggestion, ni même de la sollicitude. C'était la directive d'un propriétaire vérifiant l'état de sa marchandise. Elena ne bougea pas. Elle redressa le menton, le regard ancré dans le sien, cherchant une faille dans cette expression de marbre. Elle aurait voulu voir de la colère, de la haine, n'importe quoi qui trahirait une émotion humaine. Elle ne trouva que cette noirceur analytique, ce vide abyssal qui constituait le centre de Viktor Sokolov.

— Le médecin est bloqué par la tempête, poursuivit-il en s'approchant. Je vais m'assurer que tes tissus ne nécrosent pas. Allonge-toi. Maintenant.

Le dernier mot claqua dans l'air, chargé d'une autorité si absolue qu'Elena sentit ses jambes fléchir malgré son désir de résistance. Elle s'exécuta, s'étendant sur le matelas rigide, le corps tendu comme un câble prêt à rompre. Viktor s'assit au bord du lit. Le poids de sa carrure fit basculer l'équilibre de la surface, la forçant à rouler légèrement vers lui. Il posa ses mains sur ses genoux. Le contact fut un choc thermique. Ses doigts étaient brûlants, ou peut-être était-ce elle qui était encore trop glacée. La pression était ferme, ses pouces pressant la chair juste au-dessus des rotules pour tester la réactivité des nerfs.

— Tu frissonnes, observa-t-il en remontant ses mains le long de ses cuisses, écartant les pans de la soie noire avec une indifférence brutale. Est-ce le froid, Elena ? Ou la réalisation que la forêt n'était pas ton plus grand danger ?

— C'est le dégoût, articula-t-elle, les dents serrées.

Il marqua une pause, ses mains s'immobilisant sur la peau pâle, là où le froid avait laissé des marbrures violacées. Il appuya davantage, ses phalanges s'enfonçant dans le muscle. Elena laissa échapper un souffle court, une plainte qu'elle aurait voulu étouffer. La douleur était une ancre, une sensation brute qui l'empêchait de sombrer

dans la dissociation.

— Le dégoût est une émotion de luxe, rétorqua-t-il d'un ton sec. Une émotion pour ceux qui ont le choix de leur environnement. Tu n'as plus ce luxe. Ton corps m'appartient par contrat, par dette, et désormais par le simple fait que je suis celui qui t'a empêchée de devenir un morceau de glace pour les loups de Leningrad. Si tu cherches de l'autonomie, cherche-la dans tes pensées. Ton sang, lui, obéit à ma pression.

Il continua son examen, ses mains remontant vers ses hanches, palpant l'abdomen avec une précision de clinicien. Il n'y avait aucune caresse dans ses gestes, aucune intention érotique apparente, et c'était précisément ce qui rendait la situation insupportable. Elle était réduite à une collection de fonctions organiques, un mécanisme biologique sous surveillance. Elle inhalait l'odeur de sa peau — un mélange de tabac froid, de savon neutre et de ce parfum de pouvoir qui semblait émaner de ses pores. C'était une présence envahissante, une asphyxie choisie.

Soudain, il s'arrêta. Ses doigts rencontrèrent la cicatrice fine sur son flanc, un vestige de son enfance qu'il ne connaissait pas encore. Ses yeux se fixèrent sur la marque, et pour la première fois, un éclair d'une intensité différente traversa son regard. Ce n'était pas de la compassion, mais une curiosité prédatrice, comme s'il venait de découvrir une imperfection sur un diamant qu'il croyait avoir entièrement cartographié.

— Ton père ne m'avait pas parlé de cette marque, murmura-t-il.

— Mon père ne m'a jamais regardée assez longtemps pour la voir, répondit-elle, sa voix tremblante malgré elle. Pour lui, je n'étais qu'un chiffre dans un livre de comptes. Comme pour toi.

Viktor approcha son visage du sien. Elle pouvait sentir son souffle chaud sur sa joue,

un contraste violent avec l'air climatisé de la chambre. La tension entre eux était une entité physique, une charge statique qui hérissait les poils de ses bras. Il aurait pu la briser là, maintenant. Elle n'avait ni la force physique ni l'allié extérieur pour s'y opposer. Mais il resta là, suspendu au-dessus d'elle, l'observant comme on observe une réaction chimique dont on attend le point d'ébullition.

— Tu te trompes, Elena. Un chiffre est interchangeable. Toi, tu es une anomalie. Et les anomalies ne sont pas des valeurs marchandes. Ce sont des obsessions.

Il retira ses mains brusquement, se redressant. Le vide qu'il laissa fut presque plus douloureux que sa pression. Elena se redressa à son tour, resserrant son peignoir, tentant de reconstruire une barrière dérisoire. Elle se sentait exposée, non pas parce qu'elle était dévêtue, mais parce qu'il semblait avoir lu dans ses muscles la trahison de ses propres sens. Son corps avait répondu à son contact, une recherche de chaleur primitive qui l'humiliait plus que n'importe quelle insulte.

— Pourquoi ne pas m'avoir laissée mourir ? demanda-t-elle, sa voix retrouvant une certaine assurance. Cela aurait été plus simple. La dette aurait été effacée par mon absence. Sokolov n'aime pas les complications.

Viktor se dirigea vers la grande baie vitrée qui donnait sur les ténèbres de la forêt. Son reflet se découpait contre le noir de la nuit, une silhouette massive, anguleuse, parfaitement intégrée à l'esthétique brutaliste du domaine.

— La mort est un gaspillage de ressources, dit-il sans se retourner. Et je déteste le gaspillage. Tu es la garantie d'un équilibre que j'ai mis dix ans à construire. Te laisser mourir dans la neige, ce serait admettre que la nature a plus de pouvoir sur ma propriété que moi-même. C'est inacceptable.

— C'est donc ça ? Une question de contrôle ?

— Tout est une question de contrôle, Elena. Ton erreur est de croire que la fuite est un acte de volonté. C'est un acte de désespoir. La vraie volonté, c'est de rester et de supporter le poids de la cage jusqu'à ce que les barreaux deviennent une partie de toi.

Il se tourna vers elle, ses yeux brillant d'une lueur froide, minérale.

— Tu as faim. Je vais faire monter de quoi manger. Tu mangeras tout ce qu'on t'apportera. Si tu tentes de jeûner pour reprendre un semblant de pouvoir, je te ferai nourrir par sonde. Ne me force pas à être plus clinique que je ne le suis déjà.

Il se dirigea vers la porte, mais s'arrêta avant que le panneau ne coulisse.

— Et une dernière chose. Ne crois pas que ton petit sourire de tout à l'heure, dans le bain, m'a échappé. Tu penses que mon obsession est ta victoire. Tu penses que parce que j'ai besoin de te posséder, tu as un levier sur moi. C'est une illusion dangereuse. Mon obsession n'est pas un besoin, c'est une décision. Et je peux décider de te posséder vivante et brisée tout aussi facilement que je peux décider de te posséder comme une icône silencieuse derrière une vitre blindée.

La porte coulissa et se referma, le bruit du verrou pneumatique sonnait comme un couperet. Elena resta seule dans la semi-obscurité. L'air semblait saturé de sa présence, de cette promesse de destruction feutrée. Elle se laissa retomber sur les oreillers, le cœur battant contre ses côtes comme un oiseau pris au piège. Il l'avait vue. Il avait lu en elle cette étincelle de triomphe pathétique qu'elle avait ressentie dans l'eau tiède. Il avait écrasé son unique arme d'un simple commentaire.

Pourtant, alors qu'elle fixait le plafond de béton, elle sentit une chaleur sourde irradier de son ventre. Ce n'était pas la chaleur du chauffage, ni celle du bain. C'était une brûlure sombre, une réaction viscérale à la violence contenue de cet homme. Elle détestait chaque millimètre de sa peau qui avait réagi à ses doigts. Mais dans cette haine, il y avait une vitalité nouvelle. Chez son père, elle était une ombre. Ici, sous le

regard panoptique de Viktor, elle était une réalité brûlante.

Elle se leva et marcha vers la fenêtre, posant son front contre le verre froid. Dehors, la neige continuait d'effacer les traces de sa fuite ratée. Elle regarda son propre reflet. Il voulait qu'elle accepte la cage. Qu'elle devienne une extension de son architecture. Elle allait faire mieux que ça. Elle allait devenir le poison dans les fondations. Si Viktor Sokolov fonctionnait à la logique et au contrôle, elle allait lui offrir un chaos qu'il ne pourrait pas quantifier.

Elle sentit une vibration sous ses pieds, le ronronnement sourd des générateurs. C'était le pouls de cette maison, le rythme cardiaque de Viktor. Elle ferma les yeux et cala sa propre respiration sur ce rythme. Si elle devait vivre dans ses murs, elle apprendrait à en connaître chaque fissure, chaque conduit, chaque point de rupture.

La nourriture arriva peu après par un passe-plat sécurisé. Un plateau d'acier contenant un bouillon clair, du pain noir et de la viande froide. Aucun couvert en métal. Uniquement du plastique rigide, incapable de devenir une arme. Elle s'assit et commença à manger méthodiquement, forçant chaque bouchée à descendre malgré sa gorge serrée. Elle ne lui donnerait pas l'excuse de la sonde. Elle ne lui donnerait aucune prise sur sa déchéance. Elle nourrirait son corps pour que son esprit ait la force de mener cette guerre d'usure.

Chaque cuillerée était un acte de guerre. Chaque gorgée d'eau, une préparation. Elle se rappelait la sensation de ses doigts sur sa peau, la manière dont il l'avait manipulée comme un objet précieux et fragile à la fois. Cette fragilité était son plus grand mensonge. Elle avait survécu à la forêt, et elle survivrait à la chambre d'acier.

La nuit s'étira, immense. Elena ne dort pas. Elle resta assise dans le fauteuil près de la fenêtre, observant les caméras dans les coins du plafond. Elle savait qu'il la regardait. Quelque part derrière une paroi de moniteurs, Viktor analysait la régularité de son souffle, cherchant les signes de sa reddition. Elle lui offrit son profil le plus

calme. Elle devint la statue qu'il voulait, mais une statue de sel qui finirait par corroder les mains de celui qui oserait la toucher à nouveau.

Vers trois heures du matin, la température de la pièce descendit d'un cran, un ajustement automatique du système. Elena ne frissonna pas. Elle accueillit le froid comme un vieil allié. Le froid l'avait presque tuée, mais il l'avait aussi réveillée. Elle n'était plus la monnaie d'échange. Elle était l'occupante d'un territoire ennemi, et elle venait de déclarer une guerre dont Viktor ne connaissait pas encore les règles.

Il pensait l'avoir extraite de la neige pour la ramener à l'ordre. Il ne comprenait pas qu'en la sauvant, il avait introduit l'hiver à l'intérieur de ses propres murs. Et cet hiver-là ne fondrait pas au printemps. Il allait geler ses certitudes, une à une, jusqu'à ce que le béton lui-même finisse par éclater sous la pression de la glace. Elena posa sa main sur le mur froid, sentant la rudesse du grain sous sa paume. Elle sourit dans l'obscurité. La cage était peut-être en acier, mais l'acier conduit la chaleur. Et elle comptait bien faire monter la température jusqu'à ce que tout ce domaine ne soit plus qu'un brasier silencieux.

# Chapitre 13

## Le Verdict du Traître

Le claquement de la serrure électronique cisèle le silence avec une précision d'orfèvre. Ce n'est pas le glissement feutré du plateau de nourriture ; c'est une sentence métallique. Je reste immobile, les doigts ancrés dans le velours gris de mon fauteuil, les yeux rivés sur le rectangle de lumière qui s'étire violemment sur le béton poli. La silhouette de Viktor Sokolov s'y découpe, immense, une masse d'obscurité qui sature l'air avant même qu'il n'ait franchi le seuil. Son sillage le précède : une odeur de givre, de cuir brut et ce parfum d'ozone caractéristique, comme si l'air autour de lui était perpétuellement chargé d'une foudre en attente.

Il ne dit rien. Il n'a jamais besoin de parler pour exiger l'effacement. Il se tient là, dans l'embrasement, drapé dans un manteau de laine noire dont la coupe est aussi tranchante que ses traits. Ses yeux, deux lames de mercure froid, balayent la cellule, s'attardent sur mon plateau vide, puis remontent vers mon visage. Il cherche la faille, le tressaillement, la trace de la proie brisée. Je soutiens son regard, les poumons brûlants, refusant de lui offrir l'humilité qu'il considère comme son dû.

— Lève-toi, Elena.

Sa voix est un grondement sourd, dépourvu de toute modulation humaine. C'est le son du granit que l'on broie. Je m'exécute avec une lenteur calculée pour ne pas trahir le tremblement de mes jambes. Mon corps n'est qu'une carcasse de verre prête à voler en éclats, mais mon esprit reste une citadelle. Il s'approche, et l'oxygène devient soudain trop rare, trop lourd. Lorsqu'il s'arrête à quelques centimètres, je perçois la chaleur qui émane de lui, une radiation paradoxale, presque insultante dans ce domaine de glace et d'angles droits.

Ses mains, gantées de cuir noir, se lèvent. Je ne recule pas. Je ne cille pas. Ses doigts se referment sur le col de ma robe de chambre, lissant le tissu avec une méticulosité terrifiante. C'est une caresse qui a le poids d'une chaîne. Il ne me touche pas directement, mais je sens la pression de sa volonté à travers la fibre du vêtement.

— Tu as mangé, murmure-t-il, ses pupilles ancrées dans les miennes. Tu te prépares. C'est bien. L'instinct de survie est la seule monnaie qui ait de la valeur ici. Mais la survie exige de comprendre la structure du monde dans lequel on respire.

Il se détourne et m'enjoint de le suivre d'un geste sec. Je sors pour la première fois de ma cellule de luxe. Le couloir est une galerie de béton brut, éclairée par des fentes lumineuses encastrées dans le plafond. L'architecture de Sokolov est à son image : brutale, sans ornement, conçue pour écraser l'individu sous la masse. Nos pas résonnent en un duo asymétrique : le martèlement de ses bottes lourdes et le silence de mes pieds nus sur le sol glacial. Le froid remonte dans mes chevilles, une morsure bienvenue qui me rappelle que je suis encore capable de ressentir autre chose que la peur.

Nous traversons l'atrium, une cathédrale de verre s'ouvrant sur la forêt pétrifiée. Dehors, les arbres sont des squelettes noirs sous un ciel de plomb. La neige tombe en flocons lourds, comme des cendres froides sur un monde mort. Viktor ne regarde pas le paysage. Il ne regarde rien d'autre que l'objectif. Il est le maître de ce domaine, mais il semble en être aussi le mécanisme le plus rigide.

L'ascenseur est une cage d'acier et de chrome qui s'enfonce dans les entrailles de la terre avec un sifflement pneumatique. La pression augmente. Dans les parois polies, je vois mon reflet : une silhouette spectrale, les yeux trop grands dans un visage mangé par l'anxiété. À côté de moi, Viktor est une colonne de ténèbres immobiles. Il ne me regarde pas, mais je sens son attention panoptique rivée sur moi. Il surveille mon rythme cardiaque, la dilatation de mes pupilles, la tension de mes épaules. Il me

lit comme un rapport technique.

Les portes s'ouvrent sur un sous-sol qui n'a plus rien de la stérilité des étages supérieurs. Ici, l'air sent le fer, l'huile de machine et la sueur rance. C'est le ventre de la bête. Au centre de la pièce circulaire, sous un projecteur unique qui découpe l'obscurité avec une violence aveugle, un homme est attaché à une chaise métallique. Ses mains sont liées, ses pieds fixés aux barreaux. Son visage n'est plus qu'une masse de chair violacée, mais je reconnais ses yeux. Mikhail. Le lieutenant qui m'avait apporté mon premier repas avec un soupçon de pitié dans le regard.

Une pitié qui lui a coûté son existence.

Viktor s'arrête à la limite du cercle de lumière. Il pose une main sur mon épaule, une pression lourde, possessive, qui m'ancre au sol.

— L'ordre, Elena, commence-t-il, sa voix résonnant contre les murs avec une clarté effrayante. L'ordre n'est pas un concept abstrait. C'est un équilibre entre la loyauté et la conséquence. Mikhail a cru qu'il pouvait introduire du désordre dans ma structure. Il a cru que sa volonté personnelle valait plus que la mienne.

Mikhail lève la tête. Un filet de sang s'échappe de sa bouche. Il essaie de parler, mais seul un gargouillis s'en échappe. Il ne demande pas grâce ; il sait qu'il n'y a pas de lexique pour la clémence ici.

— Il a tenté de transmettre des informations sur ta présence à tes anciens propriétaires, continue Viktor, son ton aussi neutre que s'il listait des stocks. Il a pensé que tu étais une opportunité de profit, et non une garantie. Il a rompu le contrat.

La main de Viktor glisse de mon épaule à ma nuque. Ses doigts s'enfoncent dans ma peau, trouvant la base de mon crâne. C'est une prise de prédateur, une manière de s'assurer que je ne détournerai pas les yeux. Je sens son souffle près de mon oreille,

un air chaud qui contraste avec la frigidité de la pièce.

— Regarde-le, Elena. Regarde ce qu'il advient d'une pièce qui ne s'ajuste pas au mécanisme.

Un homme sort de l'ombre, le visage masqué. Il ouvre une mallette sur une table de métal, révélant des instruments qui brillent d'un éclat clinique. Pas d'armes rudimentaires. Des outils de précision : scalpels, pinces, câbles. L'horreur ici n'est pas sauvage ; elle est administrée avec la rigueur d'une procédure chirurgicale.

Le supplice commence dans un silence de mort, seulement interrompu par les gémissements étouffés et le cliquetis du métal. Viktor ne cille pas. Il observe chaque incision, chaque réaction nerveuse avec une curiosité détachée, comme un scientifique étudiant la décomposition d'un tissu. Sa main sur ma nuque est mon seul ancrage, une ancre de fer qui m'empêche de sombrer.

Je force mes yeux à rester ouverts. Je ne lui donnerai pas le plaisir de ma défaillance. Je regarde le sang dessiner des rivières sombres dans les fissures du sol. Je regarde l'humanité de Mikhail s'effacer goutte à goutte, remplacée par une agonie pure, animale.

C'est là que je la vois. La faille.

Viktor ne regarde plus le condamné. Il me regarde, moi. Ses yeux ne sont plus des lames ; ils sont devenus des gouffres d'une intensité dévorante. Il ne cherche plus seulement à m'effrayer. Il cherche une étincelle de compréhension, peut-être même de reconnaissance. Son pouce caresse doucement l'os à la base de mon crâne, un mouvement presque tendre, totalement déconnecté de la boucherie qui se déroule devant nous.

C'est un moment de folie pure. Le contraste entre la violence absolue du spectacle et

la douceur de son geste crée un court-circuit dans mon esprit. Il n'est pas un monstre dénué de sentiments. C'est pire. C'est un homme qui a besoin que je sois le témoin de son enfer. Il a besoin que je valide sa vision du monde. Son obsession n'est pas seulement de me posséder physiquement ; il veut coloniser ma psyché, me forcer à admettre que sa cruauté est la seule vérité.

— Tu frissonnes, Elena, murmure-t-il. Est-ce le froid ? Ou est-ce la réalisation que tu es la seule chose qui compte vraiment dans cette pièce ?

Je ne réponds pas. Ma gorge est un désert de sel. Mikhail pousse un dernier cri, un son déchirant qui s'éteint dans un râle. L'exécuteur recule. Le silence retombe, plus lourd qu'avant, saturé de l'odeur métallique du sang frais.

Viktor me fait pivoter vers lui. Ses mains quittent ma nuque pour encadrer mon visage. Le cuir de ses gants est froid contre mes joues, mais ses yeux brûlent. Pour la première fois, je perçois une ombre d'agitation sous la surface de son calme marmoréen. Une irrégularité.

— Il est mort parce qu'il a voulu t'arracher à moi, dit-il, sa voix plus basse, presque rauque. Tout ce qui s'interposera entre nous connaîtra cette fin. Tu es ma garantie, Elena. Mais tu es aussi ma structure. Ne me force jamais à devoir te briser pour maintenir l'ordre.

Il y a une supplication dissimulée derrière la menace. Une fissure dans l'acier de son conditionnement. Il a besoin de mon obéissance non pas parce qu'il est fort, mais parce qu'il redoute le chaos que je représente. Je suis le poison dans ses fondations. Il resserre sa prise, ses phalanges pressant ma mâchoire.

— Réponds-moi. Dis-moi que tu as compris le verdict.

Je le regarde, et dans cet instant de face-à-face, je réalise que ma survie ne dépend pas

de ma fuite, mais de ma capacité à habiter cet enfer. Je dois devenir le miroir de son obsession.

— J'ai compris, Viktor, dis-je, ma voix stable malgré l'orage qui hurle dans mes veines. J'ai compris que dans ton monde, la vie n'est qu'une variable. Et que je suis la seule variable que tu ne sais pas comment résoudre.

Un éclair de respect ou de rage passe dans son regard. Il lâche brusquement mon visage. La fissure se referme instantanément, son masque de glace reprenant ses droits.

— Ramenez-la, ordonne-t-il à l'exécuteur sans plus m'accorder un regard.

Le trajet de retour est une plongée dans l'oppression. L'ascenseur, les couloirs, l'odeur d'ozone. Tout semble différent. Cette maison n'est plus seulement une prison ; c'est un champ de bataille. Quand la porte de ma chambre se referme, je ne m'effondre pas. Je marche jusqu'à la fenêtre et je pose mon front contre la paroi froide.

Dehors, la forêt continue de se figer. À l'intérieur, je sens le feu de la haine se transformer en quelque chose de plus froid, de plus durable. Viktor Sokolov pense m'avoir montré son pouvoir. Il ne réalise pas qu'il m'a montré sa faiblesse. Il a besoin de moi pour justifier sa propre existence. Il a besoin de mon regard pour se sentir vivant dans son sanctuaire de béton.

Je regarde mes mains. Elles tremblent légèrement, mais ce n'est pas de la peur. C'est l'adrénaline de la proie qui vient de déceler la faille du prédateur. Il veut l'ordre absolu par l'annihilation de ma volonté. Mais ma volonté ne s'annihile pas ; elle s'adapte. Elle prend la forme de ses murs, elle s'infiltré dans ses fissures, elle attend le moment où le gel sera tel que même son acier finira par se briser.

Je m'assois à nouveau dans le fauteuil, fixant l'œil rouge de la caméra. Je sais qu'il est

là, quelque part, à me scruter. Je soutiens son regard invisible. Je ne suis plus une monnaie d'échange. Je suis l'invitée d'honneur de son exécution personnelle. Et la prochaine fois qu'il franchira cette porte, il ne trouvera plus la femme égarée qu'il a sauvée de la neige. Il trouvera l'architecte de sa propre chute.

La nuit reprend ses droits. Le bourdonnement des générateurs rythme le silence, lancinant comme le pouls d'une machine de guerre. Je ferme les yeux et j'imagine le sang de Mikhail s'infiltrant dans les fondations. Chaque mort, chaque acte de violence est une brique de plus dans la prison que Viktor bâtit autour de lui-même.

Le béton finit toujours par s'effriter sous la pression de la glace. Et l'hiver ne fait que commencer.

Je sens mon rythme cardiaque s'aligner sur la cadence stérile de la pièce. Je suis prête. La résolution émotionnelle a eu lieu au milieu du sang. Maintenant, il ne reste que le jeu. Un jeu de patience où le premier qui montrera son humanité aura perdu. Viktor a montré une brèche. C'est tout ce dont j'ai besoin.

Je ne suis pas une victime. Je suis le verdict qu'il n'a pas vu venir.

Je reste là, drapée dans le luxe froid de ma cellule, écoutant le sifflement du vent contre les vitres renforcées. C'est un cri de liberté que Viktor tente d'étouffer sous des tonnes de béton, mais le vent finit toujours par passer. Et moi aussi.

Je pose ma main sur mon cœur, sentant chaque battement comme une promesse de ruine. S'il veut mon âme, il devra venir la chercher dans les décombres de son empire. Et je m'assurerai qu'il n'y trouve que des cendres et du givre. Le verdict du traître était un message, mais celui que j'ai reçu est bien différent.

Il a peur. Et il a raison de l'être.

# Chapitre 14

## Dernier Rempart

Le bourdonnement des générateurs s'est intensifié, une vibration sourde qui remonte par la plante de mes pieds nus, traverse le marbre chauffé et s'installe dans ma cage thoracique. Ce n'est plus le ronronnement d'une forteresse endormie ; c'est le râle d'une machine poussée à l'agonie. L'air est saturé d'une odeur de poussière ionisée, ce parfum métallique qui précède la foudre ou le carnage. Debout devant la baie vitrée, je ne suis plus qu'une sentinelle de chair dans un mausolée de verre. À travers le reflet de mon visage — une silhouette spectrale aux traits tirés par une veille sans fin — je vois les premières lueurs. Ce ne sont pas des étoiles. Ce sont les drones de la Bratva, des points rouges qui tissent une toile invisible autour du domaine, attendant que le mur de glace se fissure.

Le silence est tranché par le claquement sec de la serrure électronique. Je ne bouge pas. Je reconnais cette cadence, ce pas lourd et mathématique qui n'appartient qu'à Viktor. Il ne s'arrête pas au seuil. Il avance jusqu'à ce que sa chaleur irradie dans mon dos, une présence massive qui dévore l'oxygène. L'effluve de la poudre, âcre et persistante, se mêle à son sillage boisé et au cuir de son holster. C'est l'odeur du prédateur qui rentre du massacre, encore gorgé d'adrénaline.

— Ils ont franchi le premier périmètre, dit-il.

Sa voix est un murmure de papier de verre, dépourvue de toute inflexion humaine. Je sens son regard peser sur ma nuque, là où la peau est la plus fine, là où mon pouls bat de manière désordonnée. Il ne me touche pas. Cette absence de contact est plus oppressive qu'une poigne sur ma gorge ; c'est une analyse balistique de mes réactions.

— Et vous venez me l'annoncer ? Pour que je savoure votre chute ?

Je tourne lentement la tête. Viktor est une ombre sculptée dans le crépuscule. Sa chemise blanche est déboutonnée au col, révélant la tension des muscles de son cou. Une tache de sang séché marque son poignet gauche, une éclaboussure sombre qui jure avec la pâleur de sa peau. Ses yeux sont deux fentes d'acier, des scanners qui ne cherchent pas une âme, mais une faille structurelle.

— Ma chute sera la tienne, Elena. Tu penses que ceux qui attendent dehors voient en toi une femme à libérer ? Pour eux, tu n'es qu'une créance. Une ligne sur un livre de comptes qu'ils effaceront en te brisant les os. Tu es le trophée que l'on brûle pour ne pas le laisser à l'ennemi.

Il réduit l'espace. Un pas de plus, et ma poitrine frôle le revers de sa veste. L'air se raréfie. Je refuse de reculer. Reculer, c'est admettre que je suis la proie. Je lève le menton, exposant ma gorge à la lumière crue du panneau de contrôle.

— Je suis déjà brisée, Viktor. Vous l'avez fait le jour où vous m'avez achetée. On ne peut pas détruire ce qui n'existe plus.

Ses doigts se referment brutalement sur mon bras. Une pression chirurgicale, calculée pour me soumettre sans laisser de marque immédiate. Il me tire vers lui, m'obligeant à cambrer le dos. Ses yeux brûlent d'une lueur sombre, une obsession qui se déguise en pragmatisme froid.

— Tu existes parce que je le permets, siffle-t-il. Tu es ma propriété, et je ne laisse personne vandaliser ce qui m'appartient. J'ai un pacte à te proposer. Un dernier.

— Un pacte ? Comme si nous étions des partenaires ? Vous oubliez que je suis votre captive.

— Une captive qui a appris à parler ma langue. Écoute-moi. Le domaine est assiégé. Dans moins d'une heure, ce sanctuaire sera mis à l'épreuve du feu. J'ai les moyens de nous sortir de là, de disparaître dans les ombres de l'Oblast pour renaître ailleurs. Mais je ne m'encombrerai pas d'un poids mort.

Il relâche sa prise pour plonger sa main dans mes cheveux, saisissant les mèches à la racine pour m'obliger à regarder le chaos dehors. Les points rouges convergent. Une déflagration sourde fait trembler les dalles de béton, une onde de choc qui résonne jusque dans mes os.

— Choisis. Soit tu restes ici à attendre que les loups défoncent la porte pour te partager comme un reste de gibier. Soit tu deviens mon extension. Tu renonces à ton illusion d'autonomie pour obtenir le pouvoir de survivre. Je te donnerai les armes, les codes, la force de broyer ceux qui t'ont vendue. Mais en échange, ton esprit m'appartient autant que ton corps. Une aliénation totale pour une liberté de fer.

Le dégoût et une fascination morbide se livrent bataille dans mon ventre. Le choix est un simulacre, il le sait. Il me propose de troquer mes chaînes contre une armure qui m'étouffera. C'est le triomphe de sa logique : transformer ma haine en un outil à son service.

— Pourquoi ? murmurai-je. Pourquoi ne pas m'utiliser comme bouclier et fuir seul ?

Viktor se penche, ses lèvres effleurant mon oreille. Son souffle est chaud, en contraste violent avec la rigidité de ses paroles.

— Parce que tu es la seule chose dans ce monde de béton qui ne se brise pas sous la pression. Tu te plies, tu te transformes, mais tu restes là. J'ai besoin de ce miroir pour ne pas devenir totalement une machine. Je veux te voir me détester pendant que nous brûlons le monde ensemble.

C'est une pathologie de l'ordre. Il veut posséder ma volonté précisément parce qu'elle est la seule donnée qu'il ne peut pas encore quantifier.

— D'accord, dis-je d'une voix que je force à la stabilité. Je choisis le verre et l'acier. Mais ne vous y trompez pas, Viktor. Si je deviens votre arme, je serai celle qui restera la plus proche de votre cœur quand vous baisserez la garde.

Un sourire glacial étire ses lèvres. Il me lâche, et l'absence de contact crée un vide soudain, un frisson de manque que je déteste instantanément.

— C'est le risque que je suis prêt à prendre. Viens.

Il se détourne et marche vers le coffre-fort dissimulé dans le mur brut. Le contraste entre sa silhouette élégante et la violence latente de ses gestes est hypnotique. Il tape un code, la paroi s'efface dans un sifflement pneumatique. À l'intérieur, des armes, des dispositifs de communication et des liasses de billets. Mais il en sort un petit boîtier en titane.

Il saisit ma main droite et, sans un mot, presse un injecteur contre la pulpe de mon pouce. Une douleur aiguë, fulgurante, me traverse le bras.

— C'est quoi ça ? criai-je en tentant de reculer.

— Une clé biométrique, répond-il froidement en observant la goutte de sang qui perle sur ma peau. Elle est liée à mon système nerveux. Si mon cœur s'arrête, les serveurs de ce domaine explosent, et toi avec. Ta survie est désormais biologiquement indexée sur la mienne.

La trahison est immédiate. Ce rapprochement n'était qu'un leurre pour m'enchaîner plus sûrement. Ce pacte est une fusion forcée. Une rage froide monte en moi, une envie de lui arracher les yeux, mais il me plaque contre le mur, son corps bloquant

toute issue.

— Ne me regarde pas avec cet air offensé. Tu voulais du pouvoir. Le voilà. Tu as accès à tout ce que je possède, tant que je respire. C'est l'aliénation parfaite, Elena. Tu es libre de me tuer, mais tu mourras dans la seconde qui suit. C'est la seule forme de confiance que je connaisse : la destruction mutuelle assurée.

Il pose sa main sur ma joue. Ses doigts effleurent ma peau avec une douceur terrifiante, presque clinique. Il m'étudie comme un architecte observe une fissure dans une fondation, avec une curiosité détachée.

— Maintenant, habille-toi. Nous sortons par les sous-sols.

Il me jette un sac de vêtements tactiques. Du kevlar, du cuir, du noir. Rien qui ne rappelle la femme que j'étais. Je me change sous son regard, sans aucune pudeur, car la pudeur suppose une humanité qu'il a déjà piétinée. Je sens son regard glisser sur mes courbes comme l'inventaire d'un propriétaire vérifiant son bien avant le transport. Chaque bouton que je ferme est une reddition.

Une explosion plus proche fait vibrer les vitres. Un éclat de verre se détache et tombe sur le tapis, brillant comme un diamant de malheur.

— Ils sont là, dit-il.

Il me tend un pistolet, un objet lourd, froid, étranger. Mes doigts se referment sur la crosse rugueuse. La sensation du métal est étrangement apaisante.

— Tu sais t'en servir ?

— Vous m'avez appris, je vous rappelle. Dans la neige.

— Bien. Souviens-toi : ne vise pas la tête. C'est une cible trop petite pour tes émotions. Vise la masse centrale.

Il me saisit par la taille et m'entraîne. Les lumières du domaine passent au rouge, un balayage stroboscopique qui transforme les couloirs en un enfer brutaliste. Le silence a été remplacé par le hurlement des sirènes de brume, un son conçu pour désorienter. Nous courons, nos pas résonnant sur le béton, deux ombres fuyant un monde qui s'écroule.

Dans l'ascenseur de service, l'intimité est suffocante. Viktor plaque ses mains de chaque côté de ma tête, me forçant à plonger dans ses yeux où brille une folie lucide.

— Si nous sortons d'ici, Elena, il n'y aura plus de retour en arrière. Tu ne seras plus jamais la fille des Sokolov. Tu seras l'ombre de Viktor. Tu es prête à mourir pour ne plus être toi-même ?

— Je suis déjà morte dans cette maison. Ce qui en sortira ne sera qu'un spectre. Et les spectres n'ont pas peur des loups.

Il ne répond pas. Il s'approche et m'embrasse. Ce n'est pas un baiser ; c'est une collision. C'est le choc de deux épaves qui s'accrochent pour ne pas couler. Ses dents mordent ma lèvre, le goût du sang envahit ma bouche, chaud et cuivré. C'est une revendication territoriale, un marquage final avant la bataille. Je réponds avec la même violence, mes ongles s'enfonçant dans ses épaules pour lui infliger la douleur qu'il m'impose.

Aussi brutalement qu'il a commencé, il me repousse.

— Garde cette rage. Tu en auras besoin.

Les portes s'ouvrent sur le garage souterrain. L'obscurité n'est percée que par les

phares bleutés des SUV blindés. Au bout du tunnel, des silhouettes en treillis, des canons de fusils qui brillent sous les projecteurs.

— Ils ont déjà pris le garage, murmurai-je.

Viktor vérifie son chargeur avec un clic métallique.

— Ils pensent l'avoir pris. Ils sont seulement entrés dans l'abattoir.

Il me pousse derrière un pilier. Le froid de la pierre contre mon dos me ramène à la réalité. Je regarde Viktor. Il ne me regarde plus. Il est redevenu l'architecte du chaos, calculant les angles de tir, les trajectoires de mort. Il est magnifique dans sa cruauté. Et je me déteste de le penser.

— À mon signal, tu cours vers la voiture grise. Je couvre le flanc. Ne t'arrête pour rien. Même si je tombe. Tu as la clé dans ton pouce. Elle démarrera pour toi.

— Et vous ?

Il me jette un regard de côté, un éclair de mépris teinté d'une étrange satisfaction.

— Je n'ai pas l'intention de mourir. J'ai encore trop de choses à t'apprendre sur la soumission.

Une rafale déchire le silence, pulvérisant le béton à quelques centimètres de ma tête.

— Maintenant ! hurle-t-il.

Je m'élance. Autour de moi, le monde devient une succession de flashes. Viktor est une machine. Il tire avec une précision terrifiante, chaque décharge couchant un homme dans l'ombre. Il n'a pas besoin d'abri ; il avance, silhouette de cauchemar

s'imposant dans la lumière des projecteurs.

Je parviens à la voiture. Je pose mon pouce sur le capteur. Un clic. La machine me reconnaît. Je glisse sur le siège, l'odeur du cuir et de la technologie m'enveloppant comme un linceul. Par la lunette arrière, je vois Viktor encerclé. Il abat deux hommes, mais le troisième le percute, les envoyant rouler au sol.

Mon doigt hésite sur le bouton de démarrage. Je pourrais partir. Je pourrais l'abandonner ici et voir si cette clé biométrique est un arrêt de mort ou un bluff. C'est l'instant de vérité. La liberté par le vide, ou le pouvoir par l'aliénation.

Je regarde mes mains sur le volant. Elles ne tremblent plus. La froideur de Viktor a déteint sur moi. Je ne suis plus Elena, la monnaie d'échange. Je suis l'architecte de ma propre chute, et j'ai décidé de ne pas tomber seule.

J'enclenche la marche arrière. Le moteur rugit. Les pneus hurlent sur le béton. Je fonce vers le groupe. Le choc est sourd, une vibration qui remonte dans mes bras alors que le SUV percute l'assaillant de Viktor. Je pile net. Viktor se relève, le visage ensanglanté, un masque de rage et de surprise. Il s'engouffre dans la voiture.

— Tu aurais dû partir, crache-t-il.

— Et rater le spectacle ?

Nous jaillissons du garage, traversant le rideau de feu. La forêt pétrifiée défile autour de nous, spectres de glace sous la lune noire. Derrière, le domaine brutaliste commence à brûler. Des explosions en chaîne déchirent la nuit, fleurs de feu illuminant les ruines de son empire.

Viktor regarde le rétroviseur, impassible. Il ne montre aucun regret. Seulement une satisfaction glaciale.

— Tout se déroule comme prévu, murmure-t-il.

Sa main, couverte de sang et de poussière, vient se poser sur ma cuisse. Une pression possessive qui traverse le tissu. C'est une étreinte qui n'offre aucun réconfort, seulement une revendication.

— Tu as fait ton choix, Elena. Tu as sauvé le monstre. Maintenant, tu vas devoir apprendre à vivre avec lui dans les cendres.

Je ne réponds pas. Je fixe la route qui s'enfonce dans le néant blanc de l'hiver russe. Le pacte est scellé. Je ne suis plus une captive, je suis une complice. L'obscurité nous avale, et pour la première fois, je ne cherche plus la lumière. Je sens le froid s'installer en moi, définitif, souverain. L'hiver n'est plus à l'extérieur. Il est devenu mon nom.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "L'Incurable Possession"*

Une œuvre écrite par Dark Mafia

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)